

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

Title page of issue /
Page de titre de la livraison

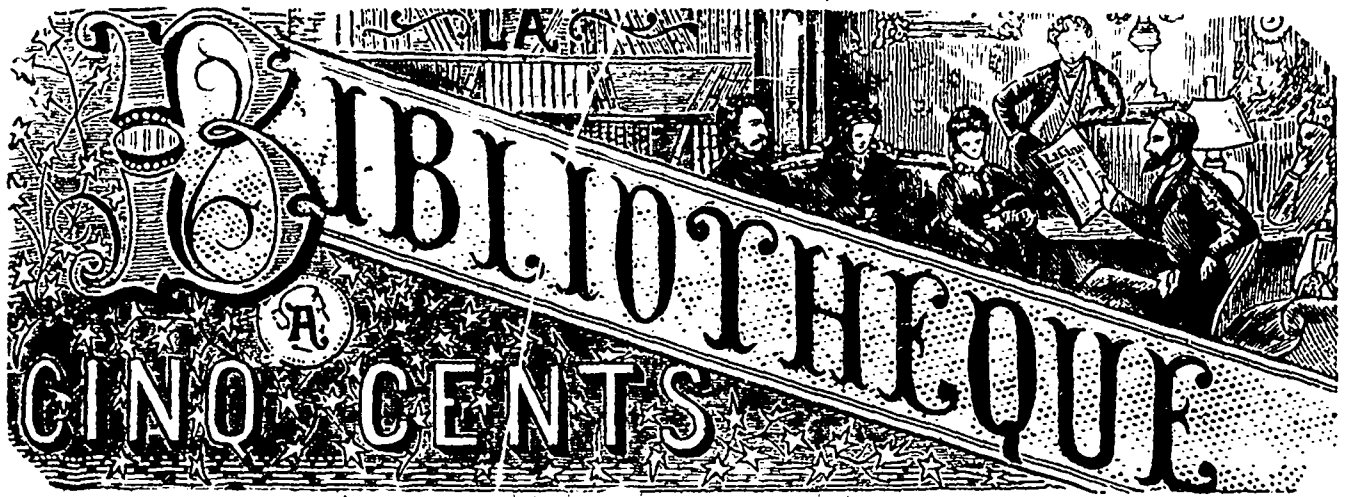
Caption of issue /
Titre de départ de la livraison

Masthead /
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

37624



Publié par Poirier, Bessette & Cie, 1540 rue Notre-Dame

Vol. V

{ PAR AN }
\$2.50

MONTREAL, 7 JUIN 1888

{ UN NUMERO }
5 CENTS

No. 9

L'ANTRE DU CRIME

Première Partie : LES DEUX BANDITS. — Par Xavier de Montépin.



[Et elle conduisit le médecin près de Périne. (Page 203)]

L'ANTRE DU CRIME

PAR XAVIER DE MONTÉPIN.

Première Partie : LES DEUX BANDITS.

I

L'un des derniers jours du mois de mai 1879, vers une heure de l'après-midi, un landau noir, avec filets et rechampis blancs, attelé de deux grands carrossiers bai-bruns, anglo-normands, qui pouvaient valoir à peu près cinq cents louis, traversait la place du Carrousel, la rue de Rivoli, gagnait la rue de Richelieu, et venait s'arrêter, près du square Louvois, en face de l'entrée provisoire de la Bibliothèque nationale.

La bouclerie des harnais disparaissait sous les enveloppes de cuir vernis, aux *frontails* des chevaux se voyaient des pompons de crêpe noir.

Le cocher et le valet de pied assis l'un à côté de l'autre sur le siège portaient le grand deuil.

Un seul point brillant attirait le regard au milieu de tout ce noir, c'était l'écusson peint au milieu des panneaux et surmonté de la couronne comtale aux neuf perles.

Au moment où le landau stoppait, le valet de pied sauta vivement à terre, vint ouvrir la portière et étendit sa main gantée pour aider son maître à descendre.

Ce maître, un vieillard vêtu de deuil comme ses domestiques et dont les cheveux soyeux, d'une blancheur de neige, encadraient le visage pâle, descendit de la voiture en s'appuyant sur la main tendue.

Il paraissait avoir près de quatre-vingts ans, quoiqu'en réalité il en eût soixante-cinq ou soixante-six au plus, mais sa figure aristocratique, creusée de rides profondes, portait l'empreinte des souffrances qui, longtemps avant l'âge, avaient courbé sa haute taille et voûté ses larges épaules.

L'ensemble de la physionomie offrait une expression de navrante tristesse.

Lorsque le trottoir fut traversé et la porte d'entrée franchie, le valet de pied demanda :

—Dois-je accompagner monsieur le comte ?

—C'est inutile, répondit le maître, remontez sur le siège et dites à Etienne d'aller promener les chevaux aux Champs-Elysées...

—A quelle heure faudra-t-il venir reprendre monsieur le comte ?

—A trois heures.

Le comte traversa le vestibule, obliqua vers la gauche, descendit quelques marches conduisant à une galerie vitrées dans laquelle il s'engagea, galerie aboutissant à une large baie au-dessus de laquelle se lisaient, au milieu d'un cartouche et tracés en lettres-grisaille figurant la sculpture, ces mots :

SALLE DE TRAVAIL

Il poussa le battant d'une porte massive, franchit le seuil et se trouva en face d'un petit bureau derrière lequel siégeait l'employé de la Bibliothèque chargé de constater l'identité des visiteurs sur la présentation de leur carte, et de distribuer les bulletins personnels de travail.

Le vieillard écrivit donc dans la première case :

"Comte Philippe de Thonnerieux."

Dans la seconde :

"Rue de Vaugirard, numéro 62."

Dans la troisième, après s'être retourné pour consulter le chiffre tracé au dossier de son banc :

"Compartiment 216."

On connaissait M. de Thonnerieux à la Bibliothèque, car les employés le saluèrent avec un respect manifeste, et l'un d'eux lui demanda :

—Comment vous portez-vous, monsieur le comte ?

Le vieillard hocha la tête et répondit d'un ton mélancolique :

—Bien doucement...

—Peut-être travaillez-vous trop ?...

—Ce n'est pas cela...

—Qu'est-ce donc alors ? Vous ne semblez pas malade...

—Aussi, ne le suis-je point, mais l'âge arrive... les années succèdent aux années, et les forces s'en vont...

—Il y a longtemps que nous n'avions eu le plaisir de vous voir...

—Trois mois à peu près...

—Quel ouvrage allons-nous avoir l'honneur de mettre à votre disposition ?

—Je ne suis pas absolument fixé... Mes recherches peuvent avoir différents objets... Veuillez me confier le dernier volume paru du catalogue Brunet...

—Le voici.

Et le sous-bibliothécaire remit un livre assez volumineux au comte qui le prit et retourna s'asseoir à la place portant le numéro 216.

Quand il se fut éloigné, un jeune homme, nouvellement admis parmi les conservateurs de la Bibliothèque, posa cette question à son collègue :

—Quel est ce vieux monsieur ?

—Le comte de Thonnerieux.

—Ah !

—Ce nom ne vous dit rien ?

—Rien absolument.

—C'est pourtant celui d'un fort grand seigneur et d'un homme très riche... M. de Thonnerieux possède un joli nombre de millions...

—Sapristi ! Mais il est bien cassé ? On lui donnerait cent ans.

—Je doute qu'il en ait plus de soixante-quatre ou de soixante-cinq.

—Sont-ce des excès de travail qui le mettent dans cet état, ou fait-il la fête ?

—Ce n'est ni le travail ni les plaisirs qui l'ont ainsi prématurément vieilli...

—Qu'est-ce donc ?

—Ce sont les chagrins.

—Des chagrins de quelle nature ?

—Il a perdu successivement sa femme qu'il adorait et sa fille unique en qui il avait concentré toutes ses affections. Avant ces deux catastrophes, séparées seulement par un court intervalle, il avait conservé, sinon l'aspect d'un homme jeune, du moins celui d'un homme dans toute la force de l'âge. Deux ans à peine se sont écoulés depuis la mort de sa fille, et vous venez de voir ce qu'il est devenu. En deux années, il a vieilli de trente.

—Voilà qui ne doit pas être précisément désagréable à ses héritiers.

—Ses héritiers ? il n'en a point.

—Allons donc !

—C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire... ni proches, ni éloignés...

—Sans héritiers et millionnaire !... Bigre !

Sept ou huit minutes s'écoulèrent, puis un garçon de la Bibliothèque lui apporta le volume désigné et le déposa sur le pupitre, à la place du catalogue qu'il reprit.

Sans doute, il avait été fort peu lu, car la dorure des tranches n'offrait point ces fêtrissures qui résultent du contact souvent répété des doigts tournant les feuillets.

Le vieillard ouvrit à la première page qui portait ce titre :

LE TESTAMENT ROUGE

MÉMOIRES DU SIEUR DE LAFRÉMAS

II

M. de Thonnerieux feuilleta le petit volume que Victor Hugo connaissait certainement quand il écrivit *Marion Deslorme*, s'arrêta à la vingtième page, qu'il remarqua on se servant

d'un morceau de papier on guiso de signet, puis, abandonnant le livre, il fouilla l'une de ses poches et en tira un étui contenant une minuscule bouteille d'encre rouge et une plume d'or.

Trempan alors sa plume dans l'encre, il reprit le volume et se mit en devoir de commencer le plus étrange, le plus inexplicable travail.

Ce travail consistait à souligner d'un point ou d'un trait des lettres ou des mots de la vingtième page du *Testament rouge*, *Mémoires du sieur de Laffemas*.

Arrivé au bas du recto de cette page, il la tourna et continua ses marques au verso, par conséquent sur la page 21, puis au recto de la page 22.

Avant que les dernières lignes de cette page fussent atteintes, il avait terminé son travail. Alors il abandonna sa plume, revint à la vingtième page, et se mit à lire à demi-voix les lettres et les mots marqués et soulignés par lui, et dont l'assemblage constituait les trois phrases suivantes :

“ Château des Granges-de-mer-la-Fontaine,

“ Dix-septième dalle noire de la chapelle,

“ En comptant à partir du coin gauche.”

— C'est bien cela !... murmura-t-il après avoir lu, impossible que les initiés ne comprennent pas, tandis que, pour qui-conque n'en aura pas la clef, l'énigme restera impénétrable.

Le comte reforma le livre et regarda sa montre.

Elle marquait trois heures moins quelques minutes.

Le temps avait marché vite, il est vrai que la besogne accomplie était longue et minutieuse.

M. de Thonnerieux serra ses papiers, son encre rouge, sa plume d'or, reporta le volume à l'employé chargé de la réception des ouvrages communiqués, salua les conservateurs et sortit de la salle de travail, puis de la Bibliothèque.

Le landau stationnait près du square Louvois.

Le valet de pied aperçut son maître et se dirigea vivement de son côté, tandis que le cocher amenait la voiture au bord du trottoir.

— Où va monsieur le comte ? — demanda le valet lorsqu'il eut refermé la portière du landau, après avoir fait monter M. de Thonnerieux, qui répondit :

— Chez la comtesse de Chatelux.

— Rue de Tournon... — dit à son tour le domestique au cocher en escaladant les hauteurs du siège.

Dix minutes plus tard, l'équipage s'arrêtait, rue de Tournon, dans la cour de l'hôtel de Mme de Chatelux.

Le comte descendit de voiture et se fit annoncer.

La maîtresse du logis vint elle-même jusqu'au vestibule au-devant du vieillard qu'elle prit par le bras avec empressement pour le conduire au grand salon, qui se trouvait au rez-de-chaussée de l'hôtel, ainsi qu'les autres pièces de réception.

Georgine de Graves, comtesse de Chatelux, était une femme de quarante-cinq ou quarante six ans, très belle encore, quoique les traces de grandes fatigues ou de grands chagrins fussent visibles sur ses traits réguliers et aristocratiques, qui conservaient intacte la pureté de leurs lignes.

Mme de Chatelux fut frappée des changements survenus dans le visage de M. de Thonnerieux depuis la dernière et toute récente visite qu'il lui avait faite.

— Qu'avez-vous donc, mon ami ? lui demanda-t-elle, émue et inquiète, en le faisant asseoir auprès d'elle, je vous trouve plus sombre que d'habitude... vous semblez accablé...

— C'est qu'en effet je suis accablé, mon amie, répondit le comte avec une expression de profond découragement, oui, mon âme est sombre, oui, mes pensées sont noires... oui, ma tristesse va chaque jour en augmentant, et ne cessera de grandir jusqu'à l'heure du dernier sommeil... Heure à présent bien proche, car je sens ma vie s'en aller...

— Parce que vous vous abandonnez, mon ami... répliqua vivement la comtesse, parce que vous n'avez pas le courage de lutter contre votre douleur !

Le vieillard haussa les épaules.

— Lutter, répéta-t-il, à quoi bon ? Je suis vaincu d'avance !... La douleur vient des souvenirs, et je ne peux pas oublier !...

Si je le pouvais, d'ailleurs, je ne le voudrais pas !... Je suis accablé, disiez-vous, mon amie... Le mot est trop faible, je suis écrasé !

— N'ai-je donc pas souffert aussi, moi ? s'écria Mme de Chatelux. Souvenez-vous, Philippe ! Lorsque j'eus, il y a trois ans, l'irréparable malheur de perdre mon mari, je m'abandonnais à mon désespoir. Vous m'avez soutenue. Voici textuellement vos paroles : *Il faut être forte. Dieu l'exige. On ne vit pas avec les morts et votre devoir est de vivre !*

— Ce sont bien mes paroles en effet, répondit M. de Thonnerieux, en essuyant du revers de la main deux grosses larmes qui coulaient sur ses joues. Je n'ai plus rien, vous le savez bien. Suzanne, mon adorée Suzanne est morte, et, six mois après, ma fille, mon unique enfant, la suivait dans la tombe. Je reste seul, seul au monde, et désespère, après avoir été si heureux ! Que voulez-vous que je fasse sur la terre ?

— Mais vous n'êtes pas seul au monde, cher Philippe ! répliqua Mme de Chatelux, en prenant les mains du vieillard et en les serrant affectueusement dans les siennes. Vous avez des amis... des amis dévoués, sur l'attachement desquels vous pouvez, vous devez compter absolument !

— Je le sais bien, et parmi eux vous occupez le premier rang. Mais les amis, si chers et si dévoués qu'ils soient, ne peuvent remplacer les affections que j'ai perdues. Ils ne me rendront pas les joies pures et divines que j'ai goûtées pendant près de dix-huit ans, et que la mort m'a brusquement ravies !

En prononçant d'une voix entrecoupée ces paroles presque indistinctes, le comte de Thonnerieux sanglotait, et c'était grande pitié de voir des pleurs s'échapper des yeux ternis, et ruisseler comme une pluie d'orage sur les joues flétries du vieillard.

Mme de Chatelux, remuée jusqu'au fond de l'âme par ce navrant spectacle, pleurait elle-même.

Elle fit cependant un effort énergique pour refouler ses larmes et essaya de consoler de son mieux celui qu'elle appelait son ami.

— Philippe, mon cher Philippe, lui dit-elle, je vous en conjure au nom de la tendresse que vous avez pour moi, ne vous abandonnez pas, ainsi que vous le faites, à une faiblesse indigne d'un homme ! Personne au monde n'a mieux compris et n'a déploré plus que moi l'abîme de douleur que creusait autour de vous la perte successive de Suzanne et de Marie ! Ah ! vous avez été cruellement éprouvé, vous si digne d'être heureux ! vous dont l'existence entière n'a été qu'une suite d'actions généreuses ! Mais, vous le savez, Dieu frappe ceux qu'il aime, et, si les coups sont rudes, ce n'est point une raison pour vous revolter contre ses décrets, pour rejeter un fardeau qui vous semble trop lourd, pour vous laisser mourir de chagrin ! Si vous mourez, que deviendront tous ces pauvres que vous secourez et qui vous bénissent ? Tous ces êtres qui vous doivent l'existence, puisque c'est grâce à vos bienfaits qu'ils peuvent vivre ? Songez, mon ami, aux deux anges qui vous ont été élevés... Suzanne et Marie, qui vous regardent du haut du ciel, doivent être tristes en vous voyant vous abandonner ainsi... à soixante-cinq ans à peine vous avez l'apparence d'un octogénaire ! Avec une constitution vigoureuse comme la vôtre, il vous restait un long avenir, et vous semblez prêt à descendre dans la tombe ! Quelle contradiction entre vos actes et vos paroles ! Aux désespérés vous criez : COURAGE ! et vous succombez vous-même au découragement, au désespoir !

— N'ai-je donc point le droit de mourir ? murmura le comte.

— Non ! car votre vie ne vous appartient pas ! Elle appartient à Dieu qui vous a fait son apôtre de charité sur la terre ! Remplissez cette mission jusqu'au bout ! Elle est grande, elle est consolante !

M. de Thonnerieux, la tête basse, resta quelques instants silencieux, puis enfin, d'une voix lente et brisée, il murmura :

— Vous êtes dans le vrai, je le sens bien mon amie, mais est-ce que je puis raisonner avec mon pauvre cœur ?

— Je vous en supplie, Philippe, s'écria Mme de Chatelux, chassez de votre esprit ces idées lugubres, et parlons d'autre chose, voulez-vous ?

Le vieillard lui serra la main et leva sur elle ses yeux encore voilés par les larmes récentes.

—Oui, répondit-il, je le veux. Parlons de Fabien.

—De mon fils... c'est cela... fit la comtesse dont un rayon de joie éclaira le visage.

—Êtes-vous contente de lui, mon amie ?

—Autant qu'on le puisse être...

—Si vous avez besoin de moi, chère Georgine, parlez... Voulez-vous deux cent, trois cent mille francs et même plus, qui permettront à Fabien de suivre librement sa vocation vraie ?...

—Mon ami, répondit la comtesse, je suis profondément reconnaissante de votre offre généreuse, mais j'ai l'amour-propre de ne point vouloir que Fabien doive à l'argent ce qu'il doit être un jour... je vous remercie de tout mon cœur, et je refuse...

—Vous ne voulez rien accepter, moi vivant, pour vous ni pour Fabien, soit ! N'en parlons plus, mais vous ne me ferez pas changer la teneur de mon testament !

—Allez-vous donc parler de testament ? il ne manquerait plus que cela !

—En parler ne fait point mourir, et vous savez que mes dispositions dernières sont prises depuis longtemps.

—Oui, le jour où votre chère femme mettait au monde Marie, et où moi-même je donnais le jour à Fabien, vous résolûtes, en l'honneur de la naissance de votre fille, de doter tous les enfants nés ce jour-là dans votre arrondissement.

—Et je l'ai fait. La somme destinée à chacun d'eux est assez forte pour lui permettre de vivre heureux...

III

Après un moment de silence, M. de Thonnerieux reprit.

—Fabien est-il toujours l'ami très intime du jeune Fromental ?

—Toujours, répondit la comtesse de Chatelux, ils se voient fort souvent. Paul Fromental accompagne aujourd'hui mon fils à l'Exposition... Nés le même jour, ayant fait leurs études au même collège, dans la même classe, sans se quitter jamais depuis leur enfance, il est tout naturel qu'ils se soient liés d'une étroite amitié... ils s'aiment comme s'ils étaient frères.

—Je suis heureux de cette liaison. Paul Fromental me paraît un garçon rempli d'intelligence et de cœur...

—Je n'ai pas vu son père depuis quelque temps. Il est toujours, je pense, dans la même position...

—Oui, et toujours aussi profondément triste... Le pauvre Fromental a cruellement souffert.

—Cruellement, oui... répéta M. de Thonnerieux. Cette condamnation dont j'ai pu, grâce à de hautes influences, amoindrir les effets, a brisé sa vie. La justice est parfois bien inhumaine, quand elle applique sans discernement la loi !

—Fromental est un homme absolument honnête, fit la comtesse.

—Si j'en avais douté, je ne l'aurais point couvert de ma protection. Paul est, ainsi que Fabien, du nombre des enfants venus au monde le jour de la naissance de ma pauvre Marie, et à ce titre, inscrit sur mon testament. J'aurais voulu le voir, lui et Fabien.

—C'est bien facile... Restez à dîner...

—Impossible aujourd'hui, mon amie. Je me sens vraiment très faible et je vais rentrer chez moi.

Le comte se leva.

—Vous me quittez déjà ! fit Mme de Chatelux d'un ton de regret sincère.

—À mon grand regret, je vous assure...

Maintenant, mon amie, je vous quitte... J'ai bien fait de venir... Vous avez exercé sur moi une influence favorable... le moral est moins abattu, l'esprit plus calme...

—Revenez donc bientôt, alors, afin que je vous guérisse tout à fait ! s'écria la comtesse avec empressement.

—Je reviendrai bientôt.

Mme de Chatelux présenta son front au vieillard qui l'effleura de ses lèvres pâles, puis elle le reconduisit jusqu'au vestibule et le vit monter dans sa voiture stationnant au bas des marches du perron.

De la main le comte lui dit un dernier au revoir, et le landau sortit de la cour.

En quelques minutes M. de Thonnerieux atteignit son hôtel, domaine vraiment grandiose, mais où la tristesse et le deuil régnaient sans partage.

Le comte, en mettant pied à terre, trouva, sous le péristyle, Jérôme, son vieux valet de chambre, la figure bouleversée.

Jérôme, sans famille et célibataire enduroi, depuis quarante-cinq ans au service du comte, avait voué à son maître un de ces attachements exclusifs à qui tout porte ombrage et qui s'alarment de tout, même des choses sans importance.

La santé chancelante, l'affaiblissement progressif et rapide de M. de Thonnerieux lui causaient des préoccupations continuelles, le terrorisaient en quelque sorte.

—J'ai oublié, dit-il à Jérôme, l'heure en causant chez Mme de Chatelux... Son fils, Fabien, viendra me voir ces jours-ci avec le jeune Fomental.

Avant de continuer notre récit, nous devons, en quelques lignes rapides, mettre nos lecteurs au courant des origines et des antécédents de ce vieillard que nous leur avons montré brisé par le chagrin et appelant de tous ses vœux une mort prématurée.

Issu de l'une des plus nobles et des plus riches familles du Languedoc, le comte de Thonnerieux avait fait ses études à Paris.

A quarante-cinq ans, il restait l'unique représentant de sa maison, n'ayant plus de parents proches ou éloignés.

Sa fortune alors atteignait le joli chiffre de dix millions, représentant cinq cent mille francs de rentes, à une époque où les placements à cinq s'offraient de toutes parts aux gens sages se contentant d'un minimum de revenus, pourvu que le placement fût, comme on dit, *de tout repos*.

Jamais jusqu'à cette époque Philippe de Thonnerieux n'avait songé à se marier.

Un incident inattendu vint modifier tout à coup ses idées. Le comte avait pour amie la vicomtesse de Rouvray, femme excellente et distinguée sous tous les rapports, mais fort inhabile en ce qui concernait la gestion de ses intérêts pécuniaires.

Malgré les sages conseils donnés par ses amis, Mme de Rouvray avait compromis d'abord, puis englouti la totalité de sa fortune dans de maladroites opérations de Bourse.

Le courage lui manqua pour survivre à cette fortune pour se plier à des privations de toute nature après avoir mené une existence de luxe ; elle mourut de chagrin, laissant orpheline et presque dans la misère sa fille unique, âgée de vingt-deux ans.

On se souvient du distique écrit par Voltaire au bas d'une statue du petit dieu Cupidon, fils de Vénus :

Qui quo tu sois, voilà ton maître,
Il l'est, le fut ou la doit être !...

M. de Thonnerieux allait prouver une fois de plus l'indiscutable vérité de cet axiome.

N'ayant jamais su, — du moins par expérience, — ce que c'était que l'amour, il s'éprit brusquement de cette jeune fille qu'il avait vue mille fois sans se sentir touché au cœur par sa grâce et par sa beauté.

Suzanne de Rouvray, créature exquise, nature d'élite, joignait à une angélique pureté l'âme la plus charitable. — Elle avait comme Philippe la passion du bien, le fanatisme de la charité.

Une communauté d'idées et de principes réunissait déjà le comte et l'orpheline, on le voit.

En outre, Suzanne aimait Philippe autant qu'elle en était aimée, et depuis plus longtemps.

Elle devint comtesse de Thonnerieux aux applaudissements du monde qui trouva touchante cette union du grand seigneur immensément riche avec la fille de race sans dot.

Alors commença pour Philippe, en même temps que pour sa jeune femme, une ère de bonheur absolu.

Jamais le comte n'aurait pu rêver félicité si complète, si rayonnante, et cette félicité cependant grandit encore lorsque Suzanne mit au monde une petite fille qui reçut au baptême le nom de Marie.

Dans les transports de sa joie débordante, M. de Thonnerieux résolut de constituer une dot à chacun des enfants nés dans son arrondissement le même jour que sa fille.

A cet effet, il écrivit un testament dont nous ne tarderons guère à connaître les dispositions.

Marie grandit aux côtés de sa mère dont elle avait la beauté, le charme et le cœur.

Pendant dix-sept années, il n'y eut pas un nuage dans la félicité surhumaine du comte.

Hélas ! le bonheur trop complet n'est pas de ce monde.

Aux ivresses sans mélange, devaient succéder les infortunes sans merci.

Suzanne atteinte en pleine force, en pleine santé, d'une méningite aiguë, mourut en quelques heures.

Le désespoir du comte fut effrayant. — Philippe aurait voulu suivre Suzanne dans la tombe, mais sa fille lui restait et pour elle il fallait vivre.

Six mois après avoir emporté sa mère, un mal foudroyant emportait Marie.

Le comte restait seul au monde.

Nous n'entreprendrons pas de décrire ce qui se passa dans son âme. — Ce fut une épouvantable crise, atténuée cependant par cette pensée que désormais rien ne l'empêchait plus de mourir.

Mais les principes de M. de Thonnerieux ne lui permettaient pas de détruire, en se suicidant, l'œuvre de Dieu.

Ceci importait peu.

La douleur ferait ce que sa main ne pouvait faire et le délivrerait bien vite.

En quinze jours le comte se voûta, ses joues se creusèrent, ses cheveux blanchirent.

Au bout de six mois ses amis avaient peine à le reconnaître.

Au bout d'une année, il était devenu le vieillard, plus qu'ortogonaire en apparence, que nous avons présenté à nos lecteurs au début de ce récit.

Il s'immobilisait dans son chagrin farouche, vivant avec ses souvenirs, sentant sa fin se rapprocher chaque jour, et la trouvant trop lente.

Ses forces l'abandonnaient ; il s'éteignait, et quand il se sentait le lendemain un peu plus faible encore que la veille, ses lèvres murmuraient avec une sorte de joie sombre :

— Enfin ! je vais les revoir !...

IV

Après avoir achevé son repas, qui ne se prolongea guère, car nous savons qu'il n'avait pas d'appétit, M. de Thonnerieux quitta la table et regagna son cabinet de travail.

Il s'assit devant son bureau, sur lequel il appuya ses coudes, et il enfouit son visage dans ses mains pour réfléchir.

Où allaient en ce moment les pensées de ce pauvre martyr de son cœur ?

Toujours au même lieu... — à ce cimetière où sous le monumental tombeau de famille reposaient ses chères mortes, et avec elles toutes les joies de sa vie, tous les espoirs de sa vieillesse.

Il restait ainsi longtemps, pensif, absorbé dans ses souvenirs.

De grosses larmes coulaient sur ses joues sans qu'il en eût conscience.

La nuit était venue.

Tout à coup la porte s'ouvrit sans bruit et Jérôme entra précipitamment.

Philippe de Thonnerieux releva la tête.

— Que me veux-tu ? demanda-t-il.

— Il me soublait que monsieur le comte avait sonné... répondit avec aplomb le vieux domestique.

— Je n'ai pas sonné, mais puisque te voilà donne-moi de la lumière.

— J'espère bien que monsieur le comte a terminé son travail, fit Jérôme après avoir allumé et posé sur le bureau un flambeau à deux branches.

— Non, pas encore, mon ami... Mon bon Jérôme, laisse-moi...

Le valet de chambre s'inclina et sortit en essuyant à son tour ses yeux humides.

Quand le bruit de ses pas se fut perdu dans l'éloignement le comte se leva, prit le flambeau et s'approcha en chancelant d'une porte qu'il ouvrit.

Cette porte donnait accès dans une vaste pièce dont il franchit le seuil avec une émotion manifeste.

Au fond, sur une estrade élevée de quelques marches, se trouvaient deux lits voilés de crêpes noirs et surmontés chacun d'une sorte de dais d'où tombaient des draperies de deuil.

A la droite et à la gauche de ces couches funèbres, car, dans l'une, la mère était morte, et dans l'autre, la fille, deux portraits en pied ; de grandeur naturelle, celui de la comtesse et celui de Marie de Thonnerieux, étaient suspendus à la muraille.

Le comte déposa son flambeau sur un meuble et, traversant la pièce que cette pâle lueur éclairait à peine, alla s'agenouiller sur l'estrade, entre les deux lits.

Les sanglots de ce vieillard, si violents, que par moments ses épaules se soulevaient convulsivement, auraient fait mal à entendre.

Les gémissements exhalés par ses lèvres tremblantes auraient endormi le cœur le plus dur.

Longtemps il resta prosterné, priant et pleurant, les genoux collés au tapis noir de l'estrade, puis il releva la tête, et tendant ses mains amaigries vers les deux images muettes qui lui semblaient concentrer sur lui leurs regards, il bégaya d'une voix presque indistincte :

— Chères bien-aimés, j'avais mis en vous toute ma vie... En me quittant, vous l'avez emportée... l'heure est venue... la lutte est finie... Vous ne m'appellerez plus guère désormais... Attendez-moi... je vais aller à vous...

Sa voix s'éteignit tout à fait.

Il laissa retomber sa tête sur sa poitrine, pria de nouveau, puis, se redressant après avoir contemplé une dernière fois dans la pénombre les deux portraits chéris, il reprit le flambeau et regagna son cabinet.

— Allons, dit-il presque à voix haute en reprenant sa place devant son bureau, ce n'est point une illusion et grâce à Dieu, ma fin est proche. Il est temps d'assurer l'exécution de mes volontés dernières. Puisque je n'ai point d'héritier de mon nom ni de mon sang, puisque je reste seul au monde, je dois faire de ma fortune, après ma mort, un usage semblable à celui que j'en ai fait pendant ma vie...

En parlant ainsi, M. de Thonnerieux ouvrit l'un des tiroirs de son bureau et il en tira une large enveloppe formée de cinq cachets noirs et sur laquelle se lisaient ces mots en grosses lettres :

CECI EST MON TESTAMENT

— Cet acte est à refaire, ou tout au moins à modifier, murmura le comte en tranchant avec un canif la partie supérieure de l'enveloppe, et en parcourant du regard la feuille de papier timbré qu'elle renfermait. Ceci ne concernait que les enfants venus au monde le jour de la naissance de Marie ; les circonstances ne sont malheureusement plus les mêmes, je dois prendre des dispositions nouvelles...

Il déchira le testament qu'il tenait à la main, en jeta les morceaux dans la cheminée où l'on entretenait un feu doux, malgré l'élévation de la température extérieure, l'état de santé de M. de Thonnerieux l'exigeait, et lorsqu'il eut vu le dernier fragment réduit en cendres, il étala sur son bureau une feuille double de papier timbré à côté de laquelle il plaça la petite fiole d'encre vermeille dont nous l'avons vu se servir à Bibliothèque pour annoter les mémoires du sieur de Laffemas.

Ceci fait, il fouilla l'un des tiroirs du bureau et il en sortit plusieurs liasses de papiers soigneusement étiquetées, renfermant des comptes, des inventaires, des titres de propriété.

Une colonne spéciale renfermait des observations relatives soit aux biens eux-mêmes, soit aux fermiers qui les exploitaient.

—Voilà un travail remarquable sous tous les rapports, se dit le vieillard après avoir lu jusqu'au bout le document en question. Il est de ce malheureux Pascal Saunier, qui fut mon secrétaire pendant deux années... Etrange garçon ! Merveilleusement doué, mais d'une nature foncièrement mauvaise ! Son intelligence brillante égalait sa perversité ! Je m'interressais beaucoup à lui... J'ai fait tout au monde pour l'arrêter sur la route dangereuse qu'il suivait... Mes bons conseils ont été perdus... A vingt-trois ans, une condamnation à trois années de prison pour crime de faux le frappait, brisant sa vie et fermant devant lui tout avenir honnête... Certaines gens viennent au monde avec l'instinct du mal, et de cet instinct rien ne triomphe ! Pascal Saunier était de ceux-là ! L'époque de sa libération approche. Une fois sorti de prison, que fera-t-il ? Hélas ! rien de bon, j'en ai peur, ou plutôt j'en suis sûr... Il viendra me voir pour me prodiguer les belles paroles, les assurances de repentir dont pas une ne sera sincère... Si je vis encore, je lui donnerai quelque argent... Si je ne suis plus de ce monde...

Le comte s'interrompit, puis au bout d'un instant il ajouta : —Ce malheureux Pascal a été à mon service... Je dois quand même lui venir en aide... Eh bien ! je ferai mon devoir...

Le vieillard ayant achevé de feuilleter les liasses et mis à part quelques-uns des papiers qu'elles renfermaient, trempa dans la fiole d'encre rouge une plume d'or, (il n'avait pu s'habituer à se servir de plumes de fer), et écrivit rapidement, d'une main ferme, les lignes suivantes :

« Moi, Philippe-Armand, comte de Thonnerieux, sain d'esprit, sinon de corps, j'exprime en ce testament olographe mes volontés dernières, et je nomme maître Pérollet, notaire à Paris, en qui j'ai toute confiance, mon exécuteur testamentaire.

« Ma fortune se divise en deux parties, l'une connue, l'autre ignorée.

La fortune connue s'élève à cinq millions neuf cent mille francs, et il écrivit son testament tout au long.

Après avoir écrit pendant longtemps, en consultant les notes et les papiers divers étalés devant lui, M. de Thonnerieux s'arrêta brisé de fatigue comme après un labeur excessif.

Des gouttes de sueur perlaient sur ses tempes.

Sa main tremblait.

Il déposa sa plume et, se renversant en arrière dans son fauteuil, pour respirer plus librement, il essuya son front humide et ferma les yeux.

Pendant près d'un quart d'heure il demeura ainsi ; son immobilité complète, ses paupières abaissées, auraient pu faire croire qu'il dormait, mais il n'en était rien.

Quand il se sentit assez reposé, le vieillard rouvrit les yeux, reprit sa plume, se pencha de nouveau vers le bureau et s'apprêta à continuer le travail interrompu.

V

Sur la feuille de papier timbré, à demi pleine déjà, et juste au-dessous de la dernière ligne, relative aux frais de son enterrement, de M. Thonnerieux traça deux mots qu'il souligna :

FORTUNE IGNOREE

Puis il poursuivit :

« Quand à ma fortune ignorée, elle atteint le chiffre de quatre millions huit cent mille francs, représentés par des billets de la banque de France. Les six portefeuilles qui contiennent ces billets, partagés en sommes égales de huit cent mille francs, sont renfermés dans un endroit secret.

« Ici, et pour ne pas laisser après moi la réputation d'un homme au cerveau mal équilibré, je dois expliquer les motifs de ma conduite.

« A l'âge de quarante-cinq ans, seul comme je le suis aujourd'hui, n'ayant point de parents proches ou éloignés, par conséquent aucun héritier naturel, je me pris d'amour pour une jeune fille orpheline, sans fortune, que j'épousai.

« J'avais le légitime espoir qu'en m'unissant par mariage à Suzanne de Rouvray, jeune, charmante et adorée, je me verrais revivre dans mes enfants.

« En effet, une année après cette union sur laquelle je fondais tous les espoirs de ma vie, Suzanne de Rouvray, comtesse de Thonnerieux, me donna une fille.

« Cette naissance m'enivra d'une joie si profonde que je résolus d'en témoigner ma reconnaissance à Dieu en la faisant partager à d'autres.

« Un moyen se présentait d'atteindre ce but, c'était d'assurer une fortune à tous les enfants qui, dans l'arrondissement que j'habitais, seraient nés le même jour que ma fille Marie.

« D'abord avec Mme de Thonnerieux, je disposai à cet effet d'une somme importante que je grossis plus tard quand le malheur eut fait le vide dans ma maison, et qui est aujourd'hui de 4, 800, 000.

« Les enfants inscrits sur les registres de l'état civil du sixième arrondissement de Paris comme venus au monde à la même date que ma fille étaient au nombre de six. Donc une somme de 800, 000 francs se trouve acquise à chacun d'eux et je dois lui verser cette somme le jour de sa majorité.

« Si je venais à mourir avant l'époque où ils atteindront cette majorité, la part d'héritage afférente à chacun leur serait remise par mon exécuteur testamentaire.

« Voulant soustraire des capitaux que je considérais comme ne m'appartenant plus aux chances de pertes si nombreuses à une époque troublée par des révolutions continuelles, désireux d'éviter qu'ils puissent être compromis et diminués dans des placements sûrs en apparence, mais aléatoires en réalité, j'ai trouvé sage de sacrifier les intérêts pour assurer l'intégrité du capital. J'ai pris mes mesures en conséquence.

« Un mois après la naissance de ma fille, j'appelai près de moi successivement les chefs de famille des six enfants inscrits au registre des naissances de mon arrondissement, et sans leur révéler le chiffre de la somme à toucher, je remis à chacun une pièce d'or, ou plutôt une médaille commémorative frappée exprès, qui devait être donnée par lui à son enfant pour que, vingt et un ans plus tard, celui-ci la présente, soit à moi, soit à mon exécuteur testamentaire.

« Ces médailles portent sur une face un numéro d'ordre, le millésime de l'année et la date du jour de la naissance de ma fille ; sur l'autre face, le numéro d'ordre répété, et trois mots gravés au-dessus les uns les autres.

« Sur la présentation de cette médaille et des pièces établissant son identité, chaque enfant touchera la somme à lui affectée par mon testament.

« Si j'ai cessé de vivre à cette époque, mon exécuteur testamentaire aura mission de mander auprès de lui les intéressés, il prendra les six médailles, ainsi que celle placée dans le coffret où je dépose mon testament, et, les rangeant l'une à côté de l'autre par numéro d'ordre, il pourra lire trois lignes formées par les mots gravés sur chaque médaille.

« Les phrases constituées par ces trois lignes indiqueront l'endroit où se trouvent cachés les quatre millions huit cent mille francs.

« Si, lors de l'ouverture de mon testament, l'un ou plusieurs des héritiers n'existaient plus, la part ou les parts de décédés seraient partagées également entre les survivants.

« Il faut tout prévoir : si, par le fait du décès de l'un ou de l'autre de ces enfants, une ou plusieurs médailles venaient manquer et empêchaient de reconstituer les phrases indiquant l'endroit où se trouve la fortune, mon notaire se rendrait à la salle de travail de la Bibliothèque nationale, et demanderait communication d'un volume intitulé : LE TESTAMENT

ROUGE, mémoires du sieur de Laffemas, pour servir à l'histoire de Son Eminence le cardinal de Richelieu, premier ministre de Sa Majesté très chrétienne le roy Louis XIII, publié à Amsterdam, anno Domini 1674.

« Etant en possession de ce volume, il l'ouvrirait à la vingtième page et réunirait en une seule ligne les mots et les lettres qu'il y verrait soulignés à l'encre rouge. Il continuerait le même travail sur les trois pages suivantes, et les mots alignés formeraient les trois phrases gravées sur les médailles, phrases qui lui indiqueraient clairement l'endroit où se trouve déposée la fortune des six enfants.

Trois heures s'étaient écoulées depuis le moment où Philippe avait commencé à écrire ses dispositions dernières.

Plus écrasante encore que la première fois, la fatigue était revenue. Cependant le comte ne voulut pas prendre de repos avant d'avoir achevé ce qui lui restait à faire.

Il plia le papier timbré, le mit sous une enveloppe qu'il ferma avec cinq cachets de cire rouge à ses armes, reprit la plume, et sur cette enveloppe il traça, toujours à l'encre rouge, ces quatre mots : Ceci est mon testament.

Alors, après avoir replacé dans un tiroir de son bureau les notes et les documents dont il venait de se servir, il se dirigea vers un petit meuble italien du temps de la Renaissance, l'ouvrit et en tira un coffret d'argent merveilleusement ciselé qu'il apporta sur son bureau.

La clef mignonne se trouvait à la serrure.

Il la fit tourner et souleva le couvercle.

Au fond du coffret, sur la garniture de satin couleur feu, se trouvaient trois liasses de cent billets de banque de mille francs chacune, et une autre de cinquante.

M. de Thonnerieux souleva ces liasses et retira une médaille d'or qu'elles cachaient.

Le comte regarda cette médaille pendant un instant, puis il la replaça dans le coffret avec les liasses de billets de banque. Il y déposa son testament, referma le coffret, le remit dans le meuble où il l'avait pris et dont il retira la clef, qu'il serra dans un tiroir secret de son bureau ; puis, succombant à la lassitude, il se laissa tomber, ou plutôt il s'écroula sur son fauteuil.

M. de Thonnerieux eut beaucoup de peine à goûter un peu de repos dont il avait si grand besoin. Ses pensées noires obsédantes, chassaient le sommeil, et c'étaient les insomnies, surtout, qui le brisaient. Cependant, un peu avant le point du jour il s'endormit, mais les mêmes souvenirs qui le hantaient dans l'état de veille, le poursuivaient dans le sommeil sous la forme du rêve.

.

Le 23 mai, c'est-à-dire le lendemain du jour où s'ouvre notre récit, vers huit heures du matin, deux hommes sortant de la prison centrale de Nîmes descendaient la côte qui de la première grille de la maison de détention conduit aux promenades.

On sait que ces promenades font le tour de la ville.

Ces deux hommes respiraient à pleins poumons et avec délices l'air tiède et chargé de senteurs végétales d'une splendide matinée de printemps. Ils semblaient avoir hâte de mettre entre eux et la prison une distance respectable.

Habillés convenablement, presque avec recherche, et l'un et l'autre de bonne tournure, ils offraient l'apparence de gens appartenant à la classe élevée, et point du tout à la misérable population habituelle des maisons centrales.

C'est bien à cette classe qu'ils appartenaient cependant ; ils sortaient du pénitencier de Nîmes, où ils avaient passé l'un cinq ans, l'autre trois, et leur temps de réclusion étant terminé, ils avaient vu lever leur écrou et s'étaient trouvés libres le même jour, à la même heure.

Le premier, un homme de trente-cinq ans environ, grand, bien fait, taillé en force, portait toute sa barbe, que, sur sa demande, on l'avait autorisé à laisser pousser quelques semaines avant sa libération ; les autorisations de ce genre ne se refusent jamais.

Il offrait une physionomie superlativement intelligente, des traits fins et réguliers ; mais ses yeux très mobiles, trop mobiles, et d'un bleu d'acier, changeaient parfois brusquement l'expression de son visage et la rendaient presque effrayante.

Les lèvres minces semblaient continuellement sourire et découvraient ainsi les dents très blanches, un peu écartées les unes des autres.

Il se nommait Jacques Lagarde.

Il était médecin, et médecin très savant.

Sa condamnation à cinq années de prison avait eu pour motif sa complicité dans une affaire ténébreuse de succession où d'accord avec l'héritier, il paraissait avoir abrégé la vie du testateur, un riche bourgeois de Joigny-sur-Yonne, son pays natal.

Le second libéré était de huit ans moins âgé que Jacques Lagarde. C'est assez dire qu'il atteignait sa vingt-septième année.

C'était, lui aussi, un grand et beau garçon, bien bâti, bien découplé, au visage remarquablement beau, au teint d'une pâleur mate.

Sa chevelure brune, soyeuse et naturellement bouclée, ombrageait son front élevé sur lequel rayonnait l'intelligence.

Les yeux très noirs, très grands, d'une coupe orientale qui s'harmonisait à merveille avec la chaude matité de teint, captivaient par leur expression de douceur-tendre et rêveuse.

Une légère moustache ombrageait les lèvres vigoureusement colorées par un sang riche.

L'expression habituelle de cette remarquable figure était mélancolique.

Ce libéré se nommait Pascal Saunier.

Il avait été condamné pour faux, par la cour d'assises de la Seine, en 1876, à trois ans de prison.

Nos lecteurs connaissent déjà son nom, ils l'ont vu relaté dans le testament du comte Philippe de Thonnerieux, dont Pascal Saunier avait été pendant quelque temps le secrétaire.

Ni l'un, ni l'autre de ces hommes ne faisaient partie de cette tourbe ignoble de malfaiteurs, voleurs ou assassins de bas étage, qui passent les trois quarts de leur existence dans les prisons.

Ils n'en étaient pas moins dangereux pour la société ; ils l'étaient plus encore, précisément à cause de leur supériorité.

Natures foncièrement perverses, ayant en germe dès l'enfance tous les mauvais instincts ; conduits par ces instincts dans le chemin du crime, et par le crime dans la prison où le contact des pires bandits avait achevé l'œuvre de démoralisation, ils se trouvaient en passe de devenir à bref délai des héros de causes célèbres, des candidats à la déportation, d'autant plus redoutables que leur apparence, leurs manières, leur éducation, leur permettaient de s'introduire dans un monde absolument fermé à la plèbe de scélérats.

VI

La maison centrale de Nîmes comporte quatre divisions.

Pascal Saunier avait été, à son arrivée, placé dans la seconde, où Jacques Lagarde se trouvait déjà depuis deux ans.

Rapprochés par des origines communes, par une éducation et des habitudes semblables, par des sympathies de caractère et de manières de voir, ils s'étaient liés d'une étroite amitié.

Sachant qu'ils seraient mis en liberté le même jour, Jacques et Pascal s'étaient promis de ne se point séparer et d'unir leurs efforts pour se venger de la société qu'ils traitaient de marâtre et qu'ils accusaient d'avoir brisé leur avenir injustement, bien qu'elle n'eût fait que se défendre et user de son droit strict, en leur appliquant les articles de la loi qui les visaient.

Le jour de la libération venu, ils n'avaient point oublié les projets formés aux heures sombres de la réclusion commune et ils sortaient ensemble, joyeux d'une joie sinistre, le cerveau rempli de plans redoutables, les plans de la revanche !

Ah ! la société n'avait qu'à se bien tenir ! ils se sentaient armés de toutes pièces pour la combattre, et, cette fois, pour la vaincre, ils n'en doutaient pas !

Tous deux n'avaient été condamnés qu'à l'emprisonnement, sans surveillance, donc, en sortant de la maison centrale, ils s'étaient trouvés libres d'aller où bon leur semblait, toute action de la police cessant à leur égard à la minute précise où ils franchissaient la dernière grille de la maison centrale.

Au moment de la levée d'érou, on leur avait remis leur *pécule*, c'est-à-dire la *masse* résultant pour eux du prix des travaux qu'ils avaient fait pendant leur séjour au pénitencier de Nîmes.

Tous deux se trouvaient par conséquent à la tête d'une somme plus que suffisante pour gagner l'endroit vers lequel ils jugeraient à propos de se diriger.

Pascal Saunier avait reçu trois cents francs.

Jacques Lagarde en avait touché près de cinq cents.

Rien de plus facile, par conséquent, que de faire face aux premières nécessités.

En atteignant le boulevard sur lequel se greffe l'avenue conduisant à la maison centrale, les deux libérés firent halte et se regardèrent en se touchant la main.

— Libres ! Libres enfin ! s'écria Pascal Saunier d'une voix tremblante d'émotion. Que c'est bon, la liberté, et, comme on l'apprécie quand on n'en a plus l'habitude...

— Nous en profiterons... fit Pascal, tout en jetant par habitude un coup d'œil autour de lui afin de se bien assurer qu'ils étaient seuls, nous avons des idées... de riches idées... Mais il s'agit de les faire passer du domaine de la théorie dans celui de la réalité... il s'agit de leur donner une forme pratique... et cela nous était impossible là bas.

— Pour le moment, j'émetts une opinion... fit Jacques Lagarde.

— Laquelle ?

— Allons déjeuner... Il me tarde d'oublier l'ordinaire de l'administration, et même les extras de la cantine...

— Où irons-nous ? je ne connais pas Nîmes...

— Moi je le connais... Nous irons au restaurant de l'hôtel du Chemin de fer, où nous serons bien servis et pas trop écorchés...

— Montre-moi le chemin...

L'ex-secrétaire du comte Philippe de Thonnerieux passa son bras sous celui du médecin, et tous deux remontèrent le boulevard jusqu'à la grande place sur laquelle s'élève la gare.

L'hôtel-restaurant désigné se trouvait à droite.

Quand les appétits, surexcités par la bonne chère, commencèrent à s'apaiser, Pascal Saunier entama ou plutôt renoua l'entretien en ces termes :

— Ainsi donc, mon cher Jacques, il est bien entendu que nous ne nous quitterons point... Nous avons partagé les mauvais jours, nous avons appris à nous bien connaître, nous savons que nous sommes faits l'un pour l'autre et que nous nous complétons l'un par l'autre. Alliance offensive et défensive contre la société dont nous sommes créanciers, puisqu'elle nous a causé le plus grave préjudice, et qui nous payera sa dette avec de gros intérêts !

Une flamme passa dans le regard vacillant de Jacques Lagarde, et un sourire d'une indéfinissable expression crispa ses lèvres.

— C'est convenu ! dit-il, c'est juré !... Nous sommes gens assez pratiques, nous avons assez d'intelligence et assez peu de préjugés pour arriver à la fortune par les chemins rapides. L'acheter au prix de longues années de fatigants labeurs, c'est la payer trop cher !

— Tu es d'avis, comme moi, qu'il n'est qu'un seul théâtre digne de gens de notre valeur ?

— Oui, Paris.

— Donc, nous filons droit sur Paris...

— Parbleu !

— Là nous trouverons des terrains aurifères plus féconds à exploiter que les plus riches placers de la Californie ; mais, je

to l'ai déjà dit, si nous voulons commencer dans de bonnes conditions, il ne faut pas que nous traînions la misère ! ! il importe de jeter de la poudre aux yeux des imbéciles pour leur inspirer confiance !... C'est là une vérité si vieille qu'elle ressemble à un liou commun ! Ça se répétait déjà du temps de Rabelais. C'est le *paraisire* qui en impose aux foules. Devant l'intrigant doré, fût-ce par le procédé Ruolz, toutes les échines se courbent, et nullo porte ne s'ouvre au pauvre diable bêtement honnête qui porte chausses déseparées et pourpoint troué au coude !... Arrangeons-nous donc de façon à n'être point réduits aux expédients en arrivant là-bas... Quinze jours me suffiront pour mettre au point l'un des projets que j'ai conçus, mais pendant ces quinze jours il faut faire bonne figure... il faut obéir aux exigences de la vie parisienne.

— Ça sera difficile... murmura Jacques Lagarde.

— Eh ! si c'était facile, où serait le mérite ? Angèle, une vieille amie dont je t'ai souvent parlé, et qui m'envoyait chaque mois un peu d'argent à la maison centrale, nous recevra j'en suis sûr, mais les faibles bénéfices de son commerce, (elle est marchande à la toilette), ne lui permettront que des sacrifices limités... Néanmoins elle pourra, dans la suite, nous être fort utile... Nous possédons, en mettant en commun nos deux *masses*, une somme de huit cent francs... Notre déjeuner d'aujourd'hui et notre voyage payés, notre garde-robe renouvelée, il ne restera pas grand'chose de cette maigre somme. Donc, il serait bigrement utile de trouver quelque moyen d'arrondir un peu notre boursicot avant d'arriver à Paris...

Jacques Lagarde buvait à petites gorgées, avec recueillement, un verre de vin de Pontot-Canet de l'année 1874.

Il reposa son verre sur la table en s'écriant :

— Ici, je t'arrête !... l'opinion que tu viens d'émettre en dernier lieu n'est point du tout la mienne ! Non !... non !... pas de misérables petites affaires qui ne pourraient nous enrichir, mais pourraient fort bien en revanche nous renvoyer d'où nous venons... Fi de la carotte !... Jouer gros jeu, en bisautant les cartes, je ne connais que ça ! *Tout ou rien* ! voilà ma devise. Tu m'as parlé d'une sérieuse opération... une opération qui peut donner pas mal de centaines de mille francs... C'est par celle-là qu'il faut commencer...

— D'accord, mais c'est à Paris que je tenterai la fortune...

— Puisque nous allons à Paris...

— Comment attendre on faisant figure ?... Le problème subsiste...

— Je puis le résoudre... Nous aurons le temps d'attendre que tu agisses...

— Tu trouveras de l'argent ?

— Oui.

— Combien ?

— Quinze mille francs. Est-ce assez ?

— C'est plus qu'il ne faut... beaucoup plus.

— Eh bien ! compte sur quinze mille francs.

— Où diable les dénicheras-tu ?... A Paris ?

— Non, mais à Joigny, mon pays natal...

— Explique-toi.

— C'est bien facile, et ce sera court... Pendant mon séjour à la maison centrale de Nîmes, mon père est mort... J'ai reçu il y a quelques semaines, une lettre du notaire qui, sachant que j'allais avoir fini mon temps, m'engageait à me rendre à Joigny dès que je serai libre, pour y toucher l'héritage paternel. Or, le chiffre de la succession s'élève à la somme de quinze mille et quelques cents francs...

— Tout mes compliments ! fit Pascal en remplissant les verres. Voilà qui *trouve* à merveille, et jamais succession ne fut ouverte plus à propos ! Nous filons à Joigny ! Tu passes chez ton notaire. Honnête homme de notaire !... tu palpes les économies de feu monsieur ton père, et une fois lestés de ce viatique, en route pour Paris, la grand'ville, où tes billets de banque feront des petits, je te le promets ! !

— Pardieu !... j'y compte bien ! En sortant de table, nous irons dans la ville faire quelques achats pour rafraîchir notre toilette et nous filerons ce soir vers la Bourgogne, le pays des grands vins...

Le déjeuner achevé, le café pris, les cigares allumés, Jacques et Pascal allèrent procéder à leurs emplettes, firent un tour de promenade pour tuer le temps en visitant les curiosités de la ville, la Tour-Magne, la Maison-Carrée, le jardin de la Fontaine, revinrent dîner au même restaurant où ils avaient déjeuné, et à sept heures et demie prirent le train qu'ils quittèrent à Lyon, le lendemain, pour monter dans l'express, d'où ils devaient descendre à deux heures du matin à la gare de Joigny-sur-Yonne.

Nous laisserons les deux libérés rouler, emportés par la vapeur sur les rails du chemin de fer, et nous les précéderons de vingt-quatre heures à Joigny.

Là nous gagnerons le faubourg du Pont, et nous franchirons le seuil d'une auberge de très modeste apparence, mais décente sous tous les rapports et proprement tenue.

Au second étage de cette auberge portant l'enseigne du *Martin-Pêcheur*, dans un logement composé de deux toutes petites pièces, se trouvaient deux femmes, la mère et la fille.

La mère atteignait sa quarante-cinquième année. La fille en avait dix-neuf.

Celle-ci que l'on nommait Marthe-Emilie Grandohamp était une de ces créatures rayonnantes, resplendissantes, sur le passage desquelles, si correcte d'ailleurs que soit la modestie de leur attitude, les hommes se retournent avec une admiration passionnée, et les femmes avec un dépit jaloux.

Rien, en effet, ne pouvait dépasser la beauté complète, absolue, indiscutable, de cette enfant aux yeux couleur du ciel, aux cheveux d'un blond d'épi mûr, au visage d'un ovale exquis, aux traits idéalement purs et dont on retrouverait le type dans les visages les plus sublimes créés par le génie du divin Raphaël.

Et cependant cette figure si merveilleusement, si incomparablement belle, exprimait la mélancolie la plus profonde, les plus noires préoccupations.

Un nuage obscurcissait ce front digne de la statuaire antique.

Un pli douloureux contractait les lèvres, décelant une souffrance vive, sinon physique, du moins morale.

La jeune fille souffrait en effet. Elle souffrait cruellement.

A l'heure où nous pénétrons dans le modeste logis de Périne Grandchamp, amaigrie, pâle comme une morte, étendue sur son lit et grelottant la fièvre, Marthe attendait avec impatience l'arrivée du médecin qui devait venir ce jour-là dès le matin, comme à l'ordinaire, et qui était en retard de trois heures au moins.

La jeune fille assise au chevet du lit regardait avec une indicible angoisse la pauvre femme, terrassée depuis quelques jours par un mal imprévu.

Le médecin ne se montrait ni rassuré, ni rassurant.

A toutes les questions, il répondait :

—Impossible de me prononcer encore... Je crains des complications...

Si l'issue était favorable, la convalescence serait longue. — Elle durerait des semaines, des mois peut-être.

Or, Marthe se demandait avec épouvante comment elle pourrait s'y prendre pour faire face, pécuniairement parlant, aux exigences de la situation.

La jeune fille aimait sa mère autant que sa mère l'aimait.

C'était entre les deux femmes un véritable culte, une adoration réciproque.

Le dénuement absolu, la misère noire, qui devenaient imminents, terrorisaient Marthe non pour elle-même, mais pour sa mère, dont la situation nécessitait des dépenses relativement importantes, auxquelles il allait être impossible de faire face.

De grosses larmes rougissaient les paupières, ternissaient les yeux si beaux de l'enfant, et roulaient sur ses joues.

Elle serrait entre ses mains et couvrait de baisers la main tantôt glacée, tantôt brûlante de la malade qui, dans un état absolu de prostration, ne pouvait ni l'entendre, ni la voir, ni sentir l'ardeur de ses baisers.

On frappa doucement à la porte du logement.

Marthe courut ouvrir.

Elle espérait voir apparaître le médecin.

Ce n'était pas lui, c'était le propriétaire de l'auberge du *Martin-Pêcheur*.

Il tenait de la main gauche une feuille de papier couverte d'écriture et de chiffres.

De la main droite il salua poliment en retirant sa toque de calicot blanc, car il remplissait les importantes fonctions de cuisinier dans sa propre maison.

—Pardon si je vous dérange, mam'selle, —dit l'hôtelier, —je viens pour ma petite note... —c'est aujourd'hui le dernier jour de la huitaine, et, vous savez... la règle de ma maison, une bonne règle, est de payer tous les huit jours... Tout le monde s'en trouve bien... —quand les comptes montent trop haut, on a beau être à son aise... des fois, ça peut gêner...

Marthe était devenue très pâle ; mais elle eut assez d'empire sur elle-même pour ne point laisser sa figure trahir l'émotion qu'elle ressentait.

—Le facteur de la poste est-il passé ?

—Oui, mam'selle... —Sa première distribution est faite.

—Colle dans laquelle se trouvent les lettres venant de l'étranger ?

—Non, mam'selle... Ces lettres-là, c'est pour la seconde distribution...

—A quelle heure, a-t-elle lieu ?

—Entre dix et onze heures, et il n'en est pas encore dix...

—Vous attendez une lettre de l'étranger, mam'selle ?

—Une lettre pour ma mère, oui, monsieur... —Si elle arrivait, je vous serais très obligée de me la faire apporter sans retard...

—Je n'y manquerai pas...

L'hôtelier sortit.

—Hum ! —murmura-t-il tout en descendant l'escalier, —ces deux femmes doivent attendre une lettre apportant de l'argent... je connais ça ! Ces lettres là n'arrivent jamais ! —oh ! mais jamais ! jamais ! —... Les fonds me paraissent bigrement bas ! —Ça ne m'étonnerait point qu'on m'ait donné tout à l'heure le dernier jaquet ! Il y a une forte note de médicaments chez le pharmacien pour la mère... la fille se prive... je fais bien de ne pas laisser monter le compte...

Tandis que le propriétaire du *Martin-Pêcheur* monologuait ainsi, Marthe contemplant d'un air navré la pièce de quarante sous rendue sur le louis d'or, et les trois pièces de vingt sous que renfermait son porte-monnaie.

—Cinq francs ! —dit-elle douloureusement... —Cela et quelques sous, c'est tout ce qui nous reste ! —Et cette lettre n'arrive pas ! —Depuis trois semaines voilà trois fois que j'écris pour réclamer un argent qui nous appartient, et pas de réponse ! —qu'est-ce que signifie ce silence ? —j'ai peur... —Si ce banquier avait volé ma mère... —non ! non ! —c'est impossible ! —ça serait trop lâche... trop odieux... —La ruine complète... La misère noire... Ma mère privée de tout... Plus de pain ! —je n'y veux pas penser...

* * *

Pascal Saunier et Jacques Lagarde avaient pris à Nîmes un train qui devait, par correspondance, les mettre à Joigny le lendemain de leur départ, dans la nuit.

A trois heures et quelques minutes du matin ils descendaient en gare.

Jacques Lagarde, on le comprend, tenait fort peu à être vu et reconnu dans une ville où il avait été arrêté, jugé et condamné.

C'est pour atteindre ce but qu'il avait laissé pousser sa barbe avant de sortir de prison, lui qui jadis ne portait pas même de moustaches et de favoris.

C'est aussi pour cela qu'il se garda bien d'aller se présenter au milieu de la nuit dans l'un des principaux hôtels de Joigny, où l'on aurait pu se souvenir de lui.

Au moment de quitter la gare il s'adressa à un employé du chemin de fer, et lui demanda :

—Connaissez-vous, pas loin d'ici, dans le faubourg du Pont, un petit hôtel bon marché ?

—Oui, monsieur... L'auberge du *Martin Pêcheur*, tenue par Lureau, fera bien votre affaire... On n'y pousse pas à la dépense... Vous verrez à la porte une lanterne allumée au-dessous de l'enseigne de la maison...

—Grand merci, mon brave !

Et Jacques Lagarde, suivi de Pascal Saunier, s'engagea dans le faubourg absolument désert à cette heure.

Tout en marchant, il dit à Pascal :

—Tu comprends que je me ferai voir le moins possible... Je désire qu'on ne sache pas que je suis venu à Joigny.

—Alors, recommande demain le silence à ton notaire...

—C'est ce que je ferai... Inutile que mes imbéciles de compatriotes me mettent sur le tapis pendant notre séjour qui d'ailleurs, je l'espère bien, ne sera pas de longue durée.

—Supposes tu qu'après cinq ans on pourrait te reconnaître ?

—On le pourrait sans le moindre doute, quoique je porte ma barbe entière... il y a des gens qui possèdent une mémoire de tous les diables, et mon affaire m'avait mis très en vue...

En causant ainsi, les deux libérés arrivèrent à la porte de l'auberge du *Martin-Pêcheur*.

• Pascal sonna vigoureusement.

Au bout de quelques minutes, le propriétaire lui-même vint ouvrir.

—Avez-vous une chambre à deux lits à nous donner ? fit Pascal Saunier.

—Oui, messieurs... une bonne chambre... prenez la peine d'entrer...

Les arrivants passèrent devant l'hôtelier, qui après avoir refermé la porte extérieure les introduisit dans la salle du café, annexe de l'auberge, où ils passèrent la nuit.

Le lendemain matin ils descendirent au café de l'auberge où le père Lureau les reçut, le sourire aux lèvres.

—Avez-vous bien dormi, messieurs ? leur demanda-t-il.

—Parfaitement... répondit Pascal.

—Ces messieurs déjeuneront-ils avant de sortir ?

—Non, répliqua Jacques, pas à présent... Je vais faire une course pressée, et je reviens...

—Moi, dit Pascal en mettant la main sur un journal, je t'attendrai en prenant une absinthe et en lisant le *Progress de l'Yonne*.

Jacques sortit.

Pascal Saunier se prépara une absinthe, alluma une cigarette et lut quelques lignes du journal, mais son esprit était ailleurs.

Par la pensée il suivait Jacques allant chez le notaire prendre possession de l'héritage paternel, héritage qui devait être le point de départ de la fortune rêvée.

Il le voyait palper ces précieux billets de banque dont la possession leur permettrait à tous deux de faire honorablement figure jusqu'à la mise à exécution du plan qu'il échafaudait depuis longtemps déjà dans sa tête.

Sans compter qu'il caressait en outre certains projets, ignorés encore de son ami, mais dont il comptait bien l'entretenir prochainement.

X

Pascal fut brusquement tiré de sa rêverie par l'entrée d'une femme dans la salle du café-restaurant.

Cette femme était Marthe Grandchamp.

En voyant la jeune fille dont nous avons constaté la beauté rare, la grâce exquise, et qui, malgré l'expression profondément triste de son visage, n'en restait pas moins éblouissante, Pascal fut littéralement *hypnotisé*, comme on dit aujourd'hui quand on est dans le mouvement ; en d'autres termes, il se trouva prit de stupeur, la bouche béante, les yeux arrondis.

Jamais il n'avait rien vu, jamais il n'avait même rien rêvé de comparable, et cependant il se croyait connaisseur en jolies femmes.

Marthe semblait très embarrassée.

—M. Lureau n'est-il pas ici, monsieur ? demanda-t-elle en rougissant beaucoup.

Ces quelques mots remirent Pascal en possession de lui-même. Il se leva, salua, et il allait répondre, mais il n'en eut pas temps.

Le propriétaire du *Martin-Pêcheur*, ayant entendu la jeune fille, venait de paraître.

—Me voici... Me voici mam'selle... dit-il en s'approchant. Qu'est-ce qu'il y a pour votre service ?

—Avez-vous du bouillon gras, ce matin, monsieur Lureau ?

—Oui, mam'selle.

—Vous aurez l'obligeance de m'en réserver une tasse, n'est-ce pas ?

—Mais bien sûr, mam'selle... Et c'est tout ?

—Avec un petit pain, oui monsieur Lureau. Le facteur n'est pas encore venu ?...

—Pas encore, mam'selle, mais vous n'avez nullement besoin de vous en tourmenter, s'il apporte quelque chose pour vous, je vous le monterai tout de suite...

—Je vous en remercie...

—Comment va votre maman, ce matin ?

Un peu mieux, ce me semble...

—Voilà une bonne nouvelle !... Il suffit que le mieux commence, et la chère dame se remettra vite...

Marthe salua les deux hommes par une légère inclination de tête et regagna son logement.

Pascal avait entendu parler Mlle Grandchamp.

Il se trouvait sous le charme de cette voix douce et pure, bien timbrée, cristalline en quelque sorte, qui résonnait mélodieusement à son oreille, tandis que ses yeux restaient fixés sur les traits de cette madone vivante.

Mais, chose étrange, à l'aspect de cette créature incomparable, ce n'était ni l'amour, ni même le désir qui s'imposait à Pascal Saunier et qui résultaient de son admiration.

La vue de Marthe apportait au jeune homme la solution d'un problème.

Cette beauté stupéfiante répondait à une question qu'il se posait mentalement quelques secondes avant l'entrée de Mlle Grandchamp, et il s'étonnait de ce miraculeux hasard qui venait de lui faire rencontrer dans une petite ville de province, à Joigny où il ne devait passer que quelques heures, l'objet rêvé, l'objet presque introuvable, qui devait servir de clef de voûte à la plus hardie de ses combinaisons, au plus audacieux de ses plans de fortune.

Il regardait encore la porte par laquelle Marthe venait de sortir, quand le patron du *Martin-Pêcheur* interrompit ses réflexions et le tira de son extase.

—Un beau brin de fille, hein, monsieur ? fit-il en se frottant les mains d'un air joyeux et conquérant.

—Dites une merveille ! s'écria Pascal, un diamant sans tache, incomparable !

—Il est sûr et certain qu'on n'en voit pas souvent de pareilles...

—Jamais, monsieur, jamais ! Est-ce qu'elle est de Joigny ?

—Non, monsieur... c'est la jeune personne dont je vous ai parlé cette nuit et qui soigne sa maman malade... Elles logent au deuxième étage, sur le même carré que vous...

—Ah ! elles habitent votre hôtel ?

—Oui, monsieur.

—Depuis longtemps ?

—Depuis près d'un mois...

—D'où viennent-elles ?

—De Genève, à ce que m'a dit la demoiselle... Elles tenaient dans cette ville, à ce qu'il paraît, un petit magasin de nouveautés, qu'elle ont vendu après la mort du mari... Elles allaient à Paris prendre un autre commerce, quand, en chemin de fer, la maman est tombée si gravement malade qu'il a fallu la descendre à Joigny sous peine de la voir mourir en route... Elles sont venues habiter mon établissement, où la pauvre dame est soignée par un des meilleurs médecins de la ville...

Pascal suivait avec beaucoup d'attention le récit de l'hôtelier.

—Ainsi, dit-il, cette dame est veuve ?

—Oui, monsieur, et quoique le docteur la trouve un peu mieux, j'ai dans ma folle idée qu'elle est touchée à fond et qu'elle ne tardera guère à laisser orpheline la petite...

—La jeune fille est si jolie qu'elle ne sera point embarrassée pour se tirer d'affaire... dit Pascal.

—Je le penserais comme vous, si elle n'était si sage... si naïve...

—Bah ! vous croyez ?... demanda le jeune homme avec un sourire sceptique.

—Oh ! quant à ce qui est de son honnêteté, j'en mettrais ma main au feu ! C'est une rosière... une vraie rosière... Ah ! je vous garantis qu'il ne ferait pas bon se frotter à elle !...

—Du reste, reprit Pascal, elle n'aura point de peine à trouver un mari, si elle possède quelque fortune, ou seulement quelque aisance.

—Hum !... hum !... fit le le patron du *Martin-Pêcheur* avec une grimace significative, ne parlons ni de fortune, ni même d'aisance...

—Quoi, la gêne ?

—Oui, mon cher monsieur, la dèche au grand complet, misère et compagnie... pour le quart d'heure du moins...

—Vous en êtes sûr ?

—Pardi ! Point n'était besoin d'avoir inventé le télescope pour s'en apercevoir... La fille se prive de manger plus souvent qu'à son tour.

Pascal Saunier eut un étrange sourire aux lèvres.

—Diable ! fit-il, mais cette position est affreuse !

—Affreuse, oui, mon cher monsieur... Aussi j'en suis tout émotionné...

—Et, à cette position, je ne vois pas d'issue si la maladie se prolongeait, reprit Pascal.

—La maman, ne pouvant plus se faire soigner à ses frais, entrerait à l'hôpital.

—La mère, soit... Mais la fille ?...

—Elle se mettrait en service... Quand il s'agit de vivre, il n'y a pas de sots métiers.

—J'espère que ces pauvres créatures n'en seront point réduites à cette extrémité...

—Elles en sont bien près, monsieur, et pour mon compte je me garde bien de laisser grossir leur note... C'est leur rendre service... Je sais bien qu'elles attendent de l'argent...

—Ah ! elles attendent...

—Oui, une lettre chargée... Il paraît qu'on leur doit à Genève, mais la lettre n'arrive pas, et j'imagine qu'elles pourraient très bien avoir été volées de la belle façon !

La conversation de l'aubergiste et du voyageur fut interrompue par le retour de Jacques Lagarde.

Maître Lureau quitta la table pour aller veiller aux préparatifs du déjeuner.

—Eh bien ? demanda Pascal resté seul avec son ami.

—Eh bien ! mon cher, nous voilà forcés de passer ici au moins cinq ou six jours. Certains actes doivent être enregistrés et ne pouvaient l'être sans avoir été enrichis de ma signature... Bref, nous sommes collés sous bande et nous périrons d'ennui, n'ayant pour toute distraction, si le cœur nous en dit, que la pêche à la ligne dans l'Yonne.

—Nous aurons autre chose à faire, dit Pascal en souriant.

—Ah bah !... Quoi donc ?

—Déjeunons d'abord... Après déjeuner nous irons nous promener dans la campagne et je te mettrai au courant... Ces cinq ou six jours que tu t'affliges d'avoir à passer ici seront fructueux pour nous. Je vois l'avenir en rose...

—Tant mieux et, au fait, je commence à croire que nous pourrions bien avoir la veine car, au lieu de quinze mille francs sur lesquels je comptais, j'en toucherai vingt mille...

—Bravo ! Positivement l'horizon s'ensoleille... Mais, chut ! voici quelqu'un...

Ce quelqu'un était Lureau qui venait dresser le couvert.

—Le déjeuner est-il prêt ? demanda Pascal.

—Il l'est, et vous allez pouvoir vous mettre à table...

—Avant d'aller nous promener, dit Pascal, j'écrirai à Paris, à ma vieille amie Angèle, pour l'avertir de notre retard... Sans cela elle serait mortellement inquiète... La pauvre fille m'est si attachée !

Les deux amis se mirent à table et firent honneur au déjeuner, qui se trouva fort bon.

En remontant auprès de sa mère Marthe avait rencontré le docteur dans l'escalier.

Toute fière de pouvoir solder la note présentée par lui la veille, elle ne voulut pas le laisser pénétrer auprès de la malade avant de s'être acquittée.

—Monsieur le docteur, lui dit-elle en tirant de sa poche trois pièces d'or et deux pièces blanches, voici le montant de votre note... soixante-six francs...

—Merci, mademoiselle... C'est parfaitement cela... vous ne me devez plus rien. Je me propose maintenant, pour mes visites futures, de me les faire payer chaque fois... cela vous sera très commode... Une note à solder semble lourde, tandis qu'un petit écu, on le donne sans même s'en apercevoir...

Marthe devint pourpre.

—Cet homme a certainement un caillou à la place du cœur ! pensa-t-elle. Si je passais un seul jour sans le payer, il ne reviendrait plus... il laisserait mourir ma mère...

—J'espère bien, mademoiselle, que ma demande ne vous formalise pas... dit le médecin en voyant la rougeur et le trouble de la jeune fille.

—Non, monsieur, pas le moins du monde... répondit-elle, puis elle ajouta : Voici trois francs pour la visite d'aujourd'hui... Venez, maintenant, je vous prie...

Et elle conduisit le médecin près de Périne.

L'état de celle-ci n'avait pas empiré depuis la veille, mais ne s'était pas non plus amélioré de façon notable.

—Demain, mon dernier sou aura disparu, dit la jeune fille.

Je ne posséderai plus rien si cette lettre tant espérée n'arrive pas... et il faudra payer la visite !! C'est à en perdre la raison !... Ma mère va mieux, dit-il, et moi je la vois toujours la même... inerte, sans force, sans voix... Après cette potion, ce sera une autre, et toujours ainsi... Ah ! si j'avais de l'argent...

Il m'en faut... il m'en faut à tout prix !... Je n'attendrai pas plus longtemps. Demain, après l'heure du courrier, si le facteur ne m'a rien apporté, je vendrai la médaille du comte de Thonnerieux, cette médaille à laquelle ma mère attache une si grande importance, et qui n'a pour moi que la valeur de son poids d'or... Le comte de Thonnerieux peut avoir eu l'idée, il y a dix-neuf ans, d'enrichir les enfants nés le même jour que sa fille ; mais sa fille est morte, m'a souvent dit ma mère... Il a perdu sa femme, et la douleur, la solitude, ont dû lui faire oublier les projets formés autrefois... La médaille vaut cent trente francs... avec cette somme, je pourrai peut-être atteindre le jour de la guérison de ma mère... et une fois ma mère guérie, n'étant plus absorbée par les soins dont elle a besoin, je pourrai travailler et gagner notre pain de chaque jour.

—Que m'importe la fortune à venir, en admettant que cette fortune ne soit pas un rêve ?

—Ce qu'il me faut, c'est guérir ma mère !...

Tout ce que le patron du *Martin-Pêcheur* avait raconté à Pascal Saunier, concernant Mme Grandchamp et sa fille, était l'expression littérale de la vérité.

Revenons aux deux libérés que nous avons quittés au moment où ils achevaient de déjeuner dans le café-restaurant de l'auberge du *Martin-Pêcheur*.

En sortant de table, Pascal donna suite à son projet d'écrire une lettre à Angèle, son ancienne amie, à Paris ; puis après avoir mis cette lettre à la poste, il prit Jacques Lagarde par le bras et lui dit :

—Présentement, mon vieux copain, allons un peu dans la campagne admirer la belle nature...

—J'y suis d'autant plus disposé que la promenade est hygiénique après les repas...

Jacques, qui connaissait à fond son pays natal, conduisit son ami par un sentier charmant du côté de ces bouquets d'arbres.

Nos deux compagnons avaient allumé des cigares.

A un kilomètre de la ville, ils s'assirent sur le talus d'un fossé à l'ombre de trois ormes magnifiques, et Pascal prit la parole.

— Mon cher Jacques, commença-t-il, je te dois l'explication des paroles qui ne pouvaient manquer de t'étonner un peu, et par lesquelles j'ai témoigné ma joie de la nécessité qui nous clouait à Joigny pour quelques jours... je te donnerai cette explication tout à l'heure, et tu verras combien j'avais raison d'être satisfait...

— As-tu donc trouvé, céans, quelque mine d'or ?

— Une mine d'or, c'est le mot.

— Explique moi cette énigme.

— Je ne tarderai pas à le faire, mais causons d'abord de notre avenir et des plans que j'ai conçus pour arriver vite et sans peine à la fortune rêvée par nous, une ample fortune qui nous permettra de satisfaire tous nos goûts, tous nos caprices, de mener enfin la grande vie, sans nous engager de nouveau dans les dangereux chemins conduisant à Nouméa en passant par la cour d'assises... Or, je me suis laissé dire que le climat de Nouméa est des plus malsains. Je néprouve donc aucune envie de faire sa connaissance.

— Et je préfère comme toi tout autre lieu de villégiature... dit Jacques Lagarde en riant.

— Admirable en vérité !... Nous voici d'accord, comme toujours ! J'aborde mon sujet : Tu es médecin... médecin savant... très savant... tu as fait tes preuves...

— Hélas ! murmura Jacques avec une intonation comique.

— Et non seulement médecin, continua Pascal, mais chirurgien de premier ordre...

— Ah ! ça, mais, mon cher camarade, m'as-tu donc amené dans ce lieu solitaire pour m'adresser des compliments ?... demanda le libéré.

— Je ne te complimente pas, je constate tout simplement un mérite, qui nous sera peut-être très utile un jour ou l'autre...

— Comment ?

— Je ne sais pas encore, mais je crois fermement que pour des gaillards de notre valeur il ne doit point y avoir de forces perdues... je poursuis : En ta qualité de médecin et de chirurgien, tu as fait de sérieuses études sur le cœur en même temps que sur le corps humain... Tu as fouillé, disséqué en quelque sorte, les tempéraments, les caractères, relevant chez ceux-ci un penchant irrésistible, chez ceux-là une passion dominante... et de ces multiples études a résulté pour toi la certitude, m'as-tu dit, que la guérison de l'être physique de beaucoup de gens était due à la connaissance approfondie qu'avait le médecin de leur être moral...

— Je te l'ai dit parce que c'est vrai.

— Tu m'as en outre affirmé que chez la créature humaine, et je désigne par ces mots le sexe féminin aussi bien que l'autre, il existait en thèse générale, avec de très rares exceptions, deux passions primordiales, sources de tous les vices et causes premières de tous les crimes.

— Oui, une double fièvre, la fièvre des sens et la fièvre du gain.

— Autrement dit, l'amour et le jeu...

— Parfaitement, et ces deux passions sont terribles... L'amour mène au crime et à la ruine comme le jeu, dont l'action dissolvante sur les âmes est d'une telle puissance qu'elle peut conduire à la folie... L'amour étreint l'homme, mais le jeu le possède tout entier... On peut guérir de l'un, l'autre est incurable... De tout temps on a joué, mais jamais la passion du jeu n'avait atteint les mêmes développements qu'à notre époque... Aujourd'hui la fièvre du jeu, en d'autres termes la fièvre du gain facile et sans travail, brûle les veines de tout le monde... On a fermé les maisons de jeu qui du moins rapportaient de grosses sommes à l'Etat, sottise ! Les tapis verts sont de vastes prairies, et les chevaux ont remplacé les cartes ! On a condamné la loterie, mais on a laissé ouverte la Bourse, cette grande usine de jeu où les gens s'enrichissent ou se ruinent selon le bon plaisir des hauts barons de la finance et de

l'agiotage... Les tripots sont pourchassés, mais on autorise les cercles, qui ne sont, les trois quarts du temps, que des tripots sous une autre étiquette !... Le jeu, l'argent, l'amour, voilà les rois du monde !... Sa souveraineté le Jeu !... Sa majesté l'argent !... Hon altesse l'Amour !...

— Très bien ! dit Pascal. C'est au mieux !... Je prévois qu'une fois de plus nous allons être d'accord !...

— Explique-toi donc !... Tu me fais languir !...

— Il faut bien procéder par ordre... Tu vas toucher vingt billets de mille francs, qui nous permettront d'aller nous installer à Paris et d'y vivre honorablement jusqu'à la mise au point et à l'exécution du coup que je médite...

— Et dont tu ne m'as jusqu'ici parlé que d'une façon vague... Il s'agit, m'as-tu dit, d'une affaire qui doit nous rapporter au moins trois cent mille francs...

— C'est cela...

— Quelle affaire ?

— La chose la plus simple du monde... Je compte puiser nuitamment et sans risquer grand-chose dans une caisse tous les jours bien garnie... Je suis au courant des habitudes du propriétaire de cette caisse... C'est un vieux brave homme infiniment maniaque... Entre autres manies, il a celle de conserver sans cesse par devers lui, dans un endroit que je connais aussi bien que ma poche, des sommes importantes.

— Comment sais-tu tout ça ?

— J'ai été attaché pendant deux ans, en qualité de secrétaire, à la personne de cet original.

— Admettons que ces habitudes n'aient pas changé, et que l'argent se trouve sous ta main dans l'endroit en question. trois cent mille francs ne constituent pas la fortune de nos rêves... Ce serait tout au plus une bourgeoisie aisée et nous voulons mieux que cela... beaucoup mieux...

— D'accord !... Aussi les cent mille écus ne seront-ils qu'un point de départ, une première mise de fonds pour ma grande entreprise...

— Tu y arrives donc enfin !... Il ne t'est resté qu'à me dire quelle est cette entreprise...

— Une maison de jeu, tout bêtement...

Jacques Lagarde fronça les sourcils et haussa les épaules.

— Ah ! ça, mais, mon camarade, s'écria-t-il, tu deviens fou !

— Je ne crois pas...

— Fonder une maison de jeu, ce serait mettre en vingt-quatre heures la police à nos trousses et nous créer de nouvelles et désolantes relations avec le parquet.

— Oui, sans doute, si nous fondions un tripot clandestin.

— Comptes-tu demander une autorisation qui te serait refusée avec enthousiasme ?

— Je ne sais point si sot !... il y a entre nous, dans ce moment, un malentendu, parce que je me suis servi tout à l'heure du mot brutal de maison de jeu... une périphrase aurait été nécessaire pour te faire comprendre ma pensée et t'expliquer mon plan, dont voici les grandes lignes : Nous nous installerons d'abord à Paris, non sous nos véritables noms qu'on pourrait retrouver dans la *Gazette des Tribunaux*, ce qui serait fâcheux, mais sous des noms d'emprunt rendus inattaquables par des actes réguliers que je saurai me procurer... Tu ne seras plus le docteur Jacques Lagarde, condamné jadis à cinq ans de réclusion par la cour d'assises du département de l'Yonne. Tu deviendras, je suppose, le docteur Thompson, arrivant d'Amérique avec son secrétaire... le secrétaire, se sera moi... Nous savons l'anglais tous les deux. Le docteur Thompson se posera, dès son arrivée, en médecin philanthrope et millionnaire voulant faire à Paris beaucoup de bien et mener très grand train... Les journaux à *Informations* et à *Echos* raconteront en première page, moyennant un louis la ligne, les splendeurs de ton installation, la beauté de tes équipages, et annonceront que tu te proposes de recevoir... à Paris, mon cher, la poudre aux yeux vaut mieux que la vertu. La police rassurée les gens sans asile, et quelquefois ce sont d'honnêtes gens, tandis qu'on saluait tout bas les coquins qui ont hôtel, voitures et livrée... Ça n'est pas discutable, ça !

— Aussi je ne songe point à le discuter... Continue...

XII

Pascal Saunier poursuit :

—Une fois bien posé, le docteur Thompson ouvre ses salons à l'élite du monde parisien, à la fleur des colonies étrangères... C'est à qui voudra se faire présenter chez lui... Les millionnaires de tous les pays afflueront, ayant dans leurs poches des portefeuilles truffés de billets de banque... Naturellement on jouera... On jouera même un jeu d'enfer, et nous sommes assez adroits tous les deux pour que la chance nous soit et nous reste favorable... Que penses-tu de mon idée ?

—Je penso qu'elle est bonne en principe, répondit Jacques Lagarde, mais qu'il y manque quelque chose d'essentiel...

—Quoi donc ?

—Oui... une créature idéalement belle, invraisemblablement séduisante, qui fera sensation partout...

—Où diable as-tu déniché cet oiseau rare ?

—Ici même.

—A Joigny!... allons donc !...

—A l'auberge où nous logeons depuis ce matin.

—Tu plaisantes...

—Jamais, quand il s'agit de choses sérieuses.

—Enfin, quelle est cette femme ?

—Une jeune fille...

—Des détails... je demande des détails...

Pascal raconta brièvement l'impression produite sur lui par Marthe Grandchamp, et ce que lui avait raconté le patron du *Martin-Pêcheur* au sujet de la mère et de la fille.



..... Voilà le rôle que je vous propose... L'acceptez-vous ? (Page 213)

—Le docteur Thompson, puisque nous admettons que je prendrais ce nom, pourra bien, grâce à la réclame, attirer dans ses salons fraîchement décorés, quelques-uns de ces gens qui vont partout, mais ce sera maigre... Les hommes à portefeuille bien garnis, adorateurs fervents du baccara, s'il faut choisir entre leur cercle et ma maison, préféreront leur cercle, parce que là, du moins, ils se trouveront en pays de connaissance... Il faudrait à l'attraction du jeu en ajouter une autre, l'attraction féminine... Allumer un fanal autour duquel les papillons de la Bourse et de la Banque viendraient voltiger et brûler leurs ailes... L'amorce les attirerait... la jeu les retiendrait... La réussite ainsi serait certaine... Mais il faudrait trouver l'hameçon... l'amorce du piège... le morceau de lard de la souricière... Où chercher cela ?

—Inutile de chercher, j'ai trouvé...

—Tu as trouvé une femme réunissant les conditions voulues ?...

Jacques Lagarde écouta avec une attention extrême les explications de son ami.

—Très bien, dit-il, quand celui-ci eut achevé, j'admets que tu ne te sois pas fait aucune illusion au sujet de Mlle Grandchamp, de qui tu parles avec tant d'enthousiasme... J'admets qu'elle ait la beauté, la grâce et le charme nécessaires pour être l'appât idéal de notre souricière... Tu oublies que cette jeune fille n'est point du tout à notre discrétion...

—Je crois que tu te trompes.

—Prouve-le-moi.

—Raisonne un peu, et tu verras combien il doit nous être facile de la circonvenir et d'en faire une chose à nous... Sa mère est à peu près condamnée, donc elle va rester seule au monde, sans soutien, sans ami, sans ressources... l'isolement absolu... la misère noire... Crois-tu que quiconque viendra lui proposer délicatement, de la tirer d'une position si lamentable ?...

table, ne sera pas considéré par elle comme un envoyé de la Providence?

—La misère noire dont tu parles est une éventualité douteuse... l'argent qu'elle attend arrivera peut-être...

—Je parierais volontiers dix mille contre un qu'il n'arrivera pas... Ces deux femmes ont été dupes d'un vulgaire filou.

—Soit!... Mais enfin la mère n'est pas morte... Si malade qu'elle paraisse, elle peut guérir...

—Le propriétaire de l'auberge où nous logeons est d'un avis tout opposé.

—Son opinion ne signifie rien pour moi... j'aimerais mieux connaître celle du médecin qui la soigne... Sais-tu comment s'appelle ce médecin?

—Non, mais au fond ceci importe peu, car dans le cas même où il mettrait la malade en bonne voie de guérison, il ne pourrait achever son œuvre.

—Pourquoi cela?

—Parce qu'il aura contre lui le plus puissant, le plus invincible des agents désorganiseurs, le manque d'argent. D'abord et avant tout, n'étant plus payé, il cessera de donner ses soins... Le pharmacien refusera de livrer les médicaments ordinaires... Faute de monnaie le mal ne sera pas combattu... Qu'est-ce que tu veux?... la guérison coûte cher...

—Il restera toujours la ressource de l'hôpital.

—D'accord, mais dans ce cas il faudra séparer la mère de sa fille, et, faible comme elle l'est, cette séparation lui donnera le dernier coup... Nous nous trouverons alors en face de l'orpheline sans gîte et sans un sou, prête à se jeter dans les bras du premier venu qui lui assurera un asile et du pain, en lui disant quelques paroles de consolation...

Jacques réfléchit pendant un instant.

—Cela est spécieux, fit-il ensuite, mais pas certain le moins du monde... A dix-neuf ans une jeune fille intelligente, même sans habitude du monde, peut et doit avoir une dose de clairvoyance suffisante pour deviner le piège qu'on lui tendrait...

—Mlle Grandchamp, quoique intelligente, est, paraît-il, d'une candeur phénoménale, répliqua Pascal. Ne soupçonnant rien des choses de la vie, elle se trouve sans armes par le fait même de cette ignorance. Je t'affirme qu'elle verra en nous des sauveurs et rien que des sauveurs.

—Pour qu'il nous soit possible d'agir sur elle en temps utile, fit observer Jacques Lagarde, il faudrait que sa mère mourût, et nous ne commandons point à la maladie.

Pascal regarda son compagnon fixement, dans le blanc des yeux, en murmurant ces deux mots :

—Pourquoi donc pas?...

Sous le regard de Pascal, le libéré tressaillit.

Il comprenait la pensée de son ami.

—Quoi... tu voudrais... balbutia-t-il.

—Ne point laisser échapper notre moyen de fortune, parbleu! acheva Pascal Saunier. Nous en causerons... Je tiens d'abord à ce que tu voies cette jeune fille... Tu me diras alors si j'exagère en affirmant qu'il n'existe rien de comparable, ou tout au moins de supérieur à sa prestigieuse beauté...

—Moi, fit Jacques Lagarde, je voudrais savoir quel est le médecin qui soigne la mère... Je connais tous mes confrères de Joigny, tous ceux du moins qui exerçaient déjà il y a cinq ans... En quelles mains se trouve la malade!... le renseignement peut devenir utile...

—Lureau nous dira comment s'appelle le docteur... Rentrions-nous?

—Encore un mot... Tu m'as parlé de changements de noms...

—Ils sont indispensables.

—Songe que si je me glisse dans la peau du médecin américain Thompson, ou de tout autre, il me faudra des pièces absolument en règle, ne pouvant laisser aucun doute sur mon identité...

—Une fois à Paris je te les aurai, et je te prie de croire qu'aucun "visa," qu'aucune "légalisation" n'y manqueront! Ce sera correct et complet, et personne au monde ne pourra

soupçonner le docteur Thompson de porter un nom qui n'est pas le sien...

—Personne n'aura d'ailleurs de motif de le soupçonner... Pour moi tout ira bien, je le crois... mais, toi?

—Eh bien, quoi?

—Tu as vécu à Paris... tu es connu de beaucoup de monde... tu n'as pas changé depuis trois ans... Comment seras-tu?

—Mon procès et ma condamnation ayant des causes insignifiantes, ont fait très peu de bruit... Au moment des poursuites, j'avais annoncé à bon nombre de mes amis que je me préparais à partir pour New-York... On doit croire que j'ai donné suite à ce projet, et personne ne s'étonnerait de me voir revenir d'Amérique avec le docteur Thompson... Je pourrais donc, sans grand inconvénient, garder mon nom, mais j'ai résolu cependant d'adopter celui de ma mère...

—Qui se nommait?

—Sophie Rambert. Je m'appellerai donc Pascal Rambert.

—Très bien... ce sera sage...

Les deux compagnons reprirent le chemin de Joigny et reprirent l'auberge du *Martin-Pêcheur*.

Ils allaient franchir le seuil de la salle du café-restaurant. Pascal se recula vivement pour laisser le passage libre à une jeune fille qui sortait de cette salle.

En même temps, il donnait un coup de coude à Jacques et lui glissait dans l'oreille ces mots :

—C'est elle.

Le libéré n'aurait pas eu besoin d'être averti pour reconnaître du premier coup d'œil la personne dont Pascal lui avait fait le portrait.

Elle passait devant lui, et il restait plongé dans une sorte d'extase en présence de cette beauté sans égale.

Marthe avait traversé le restaurant afin de dire à M. Lureau qu'elle s'absentait pour quelques instants.

Elle allait au chemin de fer porter au bureau télégraphique une dépêche à destination de Genève.

La pauvre enfant, obéissant aux désirs de sa mère, employant ce moyen coûteux dans l'espoir de hâter la réponse du banquier.

Les deux jeunes gens la saluèrent avec une expression de profond respect. Elle leur rendit ce salut par une légère inclination de tête et remonta le faubourg du côté de la gare.

—Eh bien? demanda Pascal. Qu'en dis-tu?

—Je dis que tu ne te trompais pas... Cette enfant est, en effet, d'une beauté divine, quoique ses traits soient assombries par la fatigue et par le chagrin... Si son visage était radieux au lieu d'être profondément triste, ce serait un éblouissement.

Le libéré ajouta avec un sourire!

—Il faudrait alors des lunettes à verres teintés pour la regarder, comme pour contempler le soleil en face!

—Tu conviens que je n'avais rien dit d'exagéré?

—Oui. Tu étais même resté plutôt au-dessous de la vérité.

—Et tu comprends qu'il faut que cette jeune fille serve nos projets? Qu'il le faut à tout prix!...

Pascal appuya sur ces derniers mots.

—A tout prix, oui, je le comprends... répliqua Jacques Lagarde.

Tous deux entrèrent dans le café.

Lureau, assis à son comptoir, mettait des comptes au net. Il s'interrompit pour saluer ses hôtes.

Jacques se dirigea vers lui et lui demanda :

—Quel est le médecin qui soigne la malade dont le logement se trouve au même étage que notre chambre, et dont la fille sort d'ici?

—Le docteur Gerbaut... répondit l'aubergiste, le meilleur médecin de notre ville.

—En effet, dit Jacques dont les sourcils se froncèrent, j'ai entendu parler de lui comme d'un savant à qui on peut confier ses malades en toute sécurité.

—Parfaitement! Parfaitement!... Ah! vous connaissez le docteur Gerbaut de réputation!...

—Beaucoup... ses confrères le vantent.

—Seriez-vous de la partie?

—Oui, je suis médecin moi-même...
 —Des environs, peut-être ?
 —Non... je suis un Américain et j'arrive de New-York, mais j'ai fait une partie de mes études à Paris...
 —Et c'est en Amérique que vous avez entendu parler de notre docteur ?
 —Sans doute.
 —Si loin que ça ! s'écria Lureau très flatté d'être le compatriote d'un homme célèbre.
 —Cela n'a rien de surprenant... M. Gerbaut a écrit des ouvrages de médecine fort estimés...
 —Il on a écrit beaucoup, monsieur ! Ah ! c'est un savant qui ne se mouche point du pied !... et, avec ça, pas plus fier que vous ou moi...
 —Espère-t-il guérir cette pauvre femme ?
 —Il le dit, donc il le pense. Mais vous savez bien, monsieur, que les plus habiles, et il en est, se trompent quelquefois... Moi qui vois tous les jours Mme Grandchamp, je crois qu'elle ne s'en tirera pas...
 —Quelle est sa maladie ?
 —Ça a débuté en chemin de fer d'une façon si brusque et si compliquée qu'il a fallu la descendre à la gare de notre ville, et qu'il était impossible d'y rien comprendre... Ensuite est venue une fluxion de poitrine qui a été guérie... puis une rechute.
 —Diable !... Tout cela paraît grave en effet.
 —Mais puisque vous êtes médecin vous-même, monsieur, vous pourriez donner votre avis... Il faut voir la malade...
 Jacques Lagarde secoua la tête.
 —Je ne puis faire cela... dit-il.
 —Pourquoi donc ?
 —Le devoir professionnel me défend d'aller sur les brisées d'un confrère ; à moins d'être appelé par la malade elle-même... ou par sa fille...
 —Rien de plus facile que de parler à Mlle Marthe... Elle porte une dépêche à la gare... Elle va rentrer... D'ailleurs il ne s'agit point d'aller sur les brisées du docteur Gerbaut, mais de faire à la pauvre dame une visite d'ami... On n'en parlerait même pas à votre confrère... Après tout, moi, je ne lui veux que du bien, à la chère dame... Je souhaite quelle guérisse et qu'elle puisse s'occuper personnellement de ses affaires qui, si elle venait à mourir, laisseraient sa fille dans de terribles embarras, car on les vole, bien sûr, on les vole toutes les deux comme au fond d'un bois !... Quand ce ne serait que par charité, vous devriez la voir...
 Jacques interrogea Pascal du regard.
 Le jeune homme lui fit signe de consentir.
 —Eh bien ! si vous y tenez, répliqua Jacques, je la verrai, non pas en médecin, mais en ami...
 —A la bonne heure ! Quand Mlle Marthe rentrera, je lui en parlerai. Ah ! elle dira oui de grand cœur ! Elle sait bien que deux avis valent mieux qu'un !
 —Vous me promettez que le docteur Gerbaut ne sera point instruit de ma démarche, qui pourrait le blesser ?...
 —Eh ! oui, parbleu ! je vous le promets...

XLI

—En attendant mam'selle Marthe, ajouta le patron du *Martin-Pêcheur* en allant prendre un registre sur son comptoir, voulez-vous être assez aimables, messieurs, pour remplir une petite formalité en écrivant vos noms sur mon livre de police ainsi que l'exigent les règlements...
 —Nous allons leur obéir... dit Jacques en riant. Donnons une plume et de l'encre...
 Lureau présenta les objets demandés et ouvrit le livre.
 L'aîné des deux libérés prit la plume et écrivit :
 "James Thompson, citoyen des Etats-Unis, docteur en médecine, habitant habituellement New-York. Allant à Paris."
 Il passa la plume à Pascal qui écrivit à son tour :
 "Pascal Rambert, secrétaire du docteur Thompson, né à Loches. Allant à Paris."

—Merci, messieurs... dit Lureau en fermant le registre après avoir glissé une feuille de papier brouillard entre les deux feuilles. Vous voilà en règle et moi aussi...
 A cette minute précise Marthe entra un peu essouffée par sa course rapide.
 —Me voici de retour, monsieur Lureau... fit-elle. Je monte auprès de ma mère.
 Elle allait se retirer.
 L'aubergiste la retint par ces mots :
 —Une minute, s'il vous plaît, mam'selle... J'aurais quelque chose à vous communiquer...
 —Quelque chose !... à moi !... quoi donc ? demanda la jeune fille prise d'inquiétude.
 —Oh ! rien qui puisse vous faire de la peine, au contraire. Le docteur est venu ce matin visiter votre maman...
 —Oui... Est-ce qu'il vous a parlé d'elle ?
 —Je ne l'ai pas vu aujourd'hui, mais je l'ai vu hier et il m'a dit qu'elle allait mieux...
 —Ce matin, il a constaté que le mieux s'accroissait...
 Pascal et Jacques, attentifs, écoutaient et regardaient, non moins charmés par la voix de cristal de la jeune fille que par sa beauté.
 —Et vous, mam'selle, reprit l'aubergiste, comment la trouvez-vous, votre maman ?
 —Je n'ose avoir une opinion, fit Marthe tristement, je ne m'y connais pas... La fièvre a cessé, c'est vrai, mais il me semble que la convalescence dont parle le docteur est bien lente à venir... Je ne vois pas ma pauvre mère reprendre des forces...
 Lureau hocha la tête.
 —Je sais bien que c'est long à retrouver, les forces, dit-il, mais voilà déjà du temps, selon moi, qu'elles devraient commencer à revenir... Le docteur Gerbaut est un bon médecin, chacun sait ça... Sa réputation est faite... Mais enfin, il est déjà vieux... il conserve les vieilles méthodes, et la science a marché... Les jeunes gens sont plus hardis, ils osent davantage... ils voient plus clair, n'ayant point besoin de lunettes... J'aimerais connaître l'avis d'un jeune docteur sur la maladie de votre maman... Et vous, mam'selle, est-ce que ça ne vous plairait pas ?
 —Ma mère a confiance en son médecin... répondit Marthe. Lui proposer d'adjoindre à M. Gerbaut l'un de ses confrères, l'effrayerait certainement... D'ailleurs, vous savez comme moi que les consultations coûtent cher... et nous ne sommes pas riches...
 —Sans doute... sans doute... Aussi je ne vous parle point de consultation... Il faudrait un jeune médecin qui, à l'insu du docteur Gerbaut, viendrait voir votre maman en ami...
 —Ce jeune médecin qui viendrait *en ami*, (Marthe appuya sur ces deux mots), comment voulez-vous que je le trouve ici où je ne connais personne ?... Où personne ne s'intéresse à moi ?
 —Me comptez-vous donc pour rien, mam'selle ? fit l'aubergiste d'une voix mielleuse. Je vous suis tout dévoué, ainsi qu'à votre chère maman.
 —Connaissez-vous un jeune médecin qui voudrait la voir !...
 —Positivement... Un médecin américain de la nouvelle école, à qui je parlais de votre maman tout à l'heure, et qui se ferait un plaisir de vous donner son avis en toute franchise...
 Marthe avait jeté un coup d'œil furtif vers Pascal Saunier et Jacques Lagarde, comme si elle devinait qu'il était question de l'un d'eux.
 —Eh bien ! mam'selle, demanda Lureau, qu'est-ce que vous avez à répondre à ça ?... Voulez-vous ?
 —Mais, balbutia Marthe, je ne saurais comment annoncer cette visite à ma mère...
 —Si vous y consentez, je me charge de l'annoncer...
 La jeune fille réfléchit pendant une seconde.
 Elle pensait qu'au fond l'aubergiste devait avoir raison, et que le docteur Gerbaut pouvait s'illusionner dans un sens ou dans l'autre.

Le résultat de ses réflexions se traduisit par cette question :

—Quand l'annonceriez-vous ?

—Tout de suite si vous voulez, mam'selle, car j'ai l'honneur de vous présenter monsieur le docteur Thompson, et son secrétaire . . .

En disant ce qui précède Luroau, de l'air digne d'un maître des cérémonies émérite, désignait les jeunes gens.

Tous deux s'inclinèrent respectueusement.

Marthe, très timide, devint pourpre.

Jacques Lagarde s'avança.

—Il y a quelques instants, mademoiselle, dit-il en saluant de nouveau, le maître de cette maison nous parlait de madame votre mère en termes si chaleureux, avec une telle expression d'intérêt, que je lui ai offert aussitôt de vous donner mon avis, en ami bien plus qu'en médecin, sur l'état de votre chère malade. . . Je n'ai pas la prétention, croyez-le bien, de dépasser, ni même d'atteindre le niveau de la science de mon honorable confrère, le docteur Gerbaut ; mais parfois on a plus de rectitude dans le coup d'œil pour juger une situation dans son ensemble, quand on la voit pour la première fois. . . Je me mets à vos ordres, mademoiselle, mon concours cordial et désintéressé vous est acquis. A vous de l'accueillir ou de le repousser. . .

—Comment pourrais-je le repousser, monsieur ? . . . répondit Marthe avec émotion. Je serai trop heureuse que vous puissiez constater vous-même le bien fondé des affirmations du docteur Gerbaut, en ce qui touche à la prochaine convalescence de ma mère. . . Grâce à vous, je serai doublement rassurée. . . J'accepte donc avec reconnaissance votre généreuse intervention. . . Venez. . .

Un éclair de joie passa dans les prunelles de Pascal Saunier.

—Voilà qui nous donne nos grandes entrées. . . pensa-t-il. . . Le reste ira tout seul !!

Jacques vit cet éclair et sourit à la dérobée.

Les trois hommes montèrent au second étage avec Marthe qui les précéda dans la chambre de la malade.

Quand ils sortirent de la chambre de la malade le jeune docteur dit, en s'adressant à Péline :

—Adieu, madame, et bon espoir. . . Il ne vous faut plus qu'un peu de patience. . . Vous serez bientôt debout. . .

—Merci, monsieur !. . . Merci cent fois ! bégaya Mme Grandchamp, c'est le bon Dieu qui vous a conduit ici. . .

Les trois hommes sortirent, reconduits jusque sur le carré par Marthe rayonnante.

Après quelques mots échangés avec le patron du *Martin-Pêcheur*, Jacques et Pascal rentrèrent dans leur chambre.

—Eh ! bien, demanda Pascal à Jacques quand la porte se fut refermée derrière eux, que penses-tu de cette femme ?

—Ce que tu viens de m'en entendre dire.

—Sérieusement ?

—Très sérieusement. Mes paroles étaient l'expression littérale de ma pensée sur Mme Grandchamp.

—Elle m'a fait, à moi, l'effet d'une morte qui parle. . .

—Avant quinze jours, grâce aux soins de mon confrère Gerbaut, cette morte sera sur pied, en pleine convalescence, gardant, il est vrai, à la suite de sa maladie, une affection du cœur, ce qui ne l'empêchera point de vivre longtemps, si sa mort n'a point d'autre cause que cette affection. . . Il faut donc renoncer à faire de sa fille une chose à nous, et à nous en servir comme d'un instrument de fortune. . . et c'est dommage, car l'instrument était merveilleux.

XIV

Pascal bondit.

—Renoncer à faire de Marthe Grandchamp l'instrument de notre fortune ! répéta-t-il, tu plaisantes, mon cher !

—Assurément non, répondit Jacques.

—Alors tu deviens fou !

—Pas davantage. . . seulement je vois l'impossibilité d'enlever l'enfant à sa mère qu'elle aime. . . et quant à songer à

mettre la mère dans notre jeu en même temps que la fille, c'est ça qui serait de la folie !. . . L'essayer seulement constituerait pour nous le pire des dangers. . .

—Tu me paraîs ne tenir aucun compte d'un incident très proche, selon toute apparence, et qui doit nous servir. . .

—Quel incident ?

—La ruine absolue. . . le dénuement complet. . .

—Même ruinée, même dans une misère effroyable, la mère n'accepterait ni la position que nous voulions faire à sa fille, ni le jeu que nous comptons lui faire jouer. Il y a des âmes fortes qu'on ne plie pas. . . des natures honnêtes qui demeurent honnêtes malgré tout.

—Soit !. . . Mais il nous reste une autre chance. . . et très sérieuse. . . Comprends-tu ?

—Non. De quoi parles-tu ?

—J'évoque tes propres paroles : Une émotion, tu le disais toi-même tout à l'heure, tuerait Mme Grandchamp.

—Je l'ai dit et je le répète, car l'affection du cœur prendrait un développement soudain dont le résultat serait fatal.

—Eh ! bien, que la nouvelle de la ruine arrive à l'improviste. . . Que Mme Grandchamp se cache brusquement dupée, dépouillée, par le banquier dépositaire de sa petite fortune, et l'émotion éprouvée amènera le résultat prédit. . . La mère étant foudroyée, la fille orpheline est à nous !. . . Trouves-tu mon raisonnement logique ?

—Je trouve que tu fais des suppositions, voilà tout. . .

—Suppositions qui se changeront promptement en réalité.

—Qui te le fait croire ?

—Ma conversation de ce matin avec notre hôte, fort au courant de ce qui se passe. . . On demande au banquier, détenteur des fonds, de l'argent qu'il n'envoie pas. . . On écrit lettres sur lettres. . . le banquier ne prend même point la peine de répondre. . . Il me semble que c'est limpide ! La filouterie du susdit banquier saute aux yeux. . . le doute est impossible !. . .

—Je conviens que les apparences te donnent raison ; mais combien de choses qui semblent inexplicables s'expliquent tout à coup de la façon la plus simple du monde. . .

Pascal haussa les épaules avec impatience, puis il reprit :

—J'admettrai l'impossible, puisque tu y tiens ! Il n'en est pas moins vrai qu'il faut que Marthe Grandchamp soit à nous.

—Il le faudrait. . . oui. . .

—Eh bien ! nous sommes ici près de sa mère, porte à porte. Tu es médecin. . . Les deux femmes ont en toi toute confiance. . . Si l'émotion dont nous avons besoin ne vient pas, tu peux la remplacer. . .

Jacques regarda Pascal comme il l'avait déjà regardé une heure auparavant.

—Tu reviens à cette idée. . . fit-il en fronçant les sourcils.

—J'y reviens comme à une planche de salut dont, à défaut d'autre, nous ferons usage. . . Marthe Grandchamp dans nos mains, c'est la réalisation possible du plan que j'ai conçu, du rêve que j'ai fait. . . C'est la richesse certaine, prochaine !. . . Il faut que la mort de la mère mette la fille dans la nécessité absolue de se confier à nous et de servir inconsciemment nos projets. . . Péline Grandchamp est un obstacle, et les obstacles, on les supprime ! A toi de supprimer celui-là ! Les deux femmes, très touchées de l'intérêt que tu leur témoignes, seront doublement heureuses de te recevoir, et comme médecin et comme ami. . . la chambre de la malade t'est donc ouverte. . . Marthe s'absente forcément de temps à autre, ne fût-ce que pour aller chez le pharmacien. . . Tu profiteras adroitement d'une de ces absences, sinon pour mettre à la place d'une potion ordonnée par ton confrère une potion préparée par toi, au moins pour ajouter quelque chose au breuvage. . . quelque chose de. . . décisif. . .

La tête bassa, les mains crispées, le front barré d'un pli profond, Jacques écoutait Pascal.

Des gouttes de sueur mouillaient ses tempes.

—Ce serait hideux !. . . bégaya-t-il.

—Eh bien ! après ? répliqua cyniquement Pascal, lorsqu'on a des scrupules bêtes, il faut faire métier d'honnête homme et

so serrer le ventre quand le dîner manque à l'appel !... Nous sommes ici pour quelques jours... Tu as le temps de prendre tes mesures et d'agir...

On frappait à la porte de la chambre.

Jacques Lagarde se leva et passa la main sur son front, comme pour en chasser les pensées noires qui l'avaient assombri.

Pascal se dirigea vers la porte et l'ouvrit.

La servante de l'auberge venait prévenir les voyageurs que le dîner était servi.

Ils descendirent se mettre à table.

* * *

Dans la salle du café-restaurant, Pascal Saunier attendait toujours Jacques Lagarde, et, tout en l'attendant, il lisait un journal de Paris et le lisait avec conscience, passant des articles politiques aux *Echos*, aux *Informations* et aux *Nouvelles de l'étranger*.

Sous cette rubrique quelques lignes attirèrent particulièrement son attention.

Il les dévora, tressaillit, tandis que ses yeux brillaient d'une flamme étrange, et il recommença la lecture du paragraphe, mais cette fois lentement, ligne par ligne et mot par mot.

Voici ce paragraphe :

"GENÈVE. — Un banquier dont la maison inspirait la plus grande confiance, dont le crédit semblait établi sur des bases solides, et dont personne ne songeait à mettre en doute l'honorabilité, est en fuite depuis quinze jours. Il laisse un passif de plus de trois millions et un actif absolument nul. La banqueroute frauduleuse vient d'être déclarée. La police recherche activement cet homme qui emporte avec lui la fortune de bien des familles."

— A coup sûr, se dit Pascal avec son mauvais sourire, ce banqueroutier n'est autre que le banquier dont les deux femmes de là-haut attendent si impatiemment une lettre chargée qui n'arrive pas... et pour cause ! Eh bien, mais il me semble que nous avons là tous les éléments de l'émotion nécessaire, du coup de foudre demandé. Décidément la chance nous favorise et le diable est pour nous ! Dans l'état de délabrement complet où elle se trouve, la vieille dame, en apprenant à l'improviste qu'il ne reste plus un radis à elle et à sa fille, ne pourra se remettre du saisissement causé par cette nouvelle, et il n'en sera point nécessaire de recourir aux grands moyens.

L'ex-secrétaire du comte de Thonnerieux en était là de son monologue quand Jacques rentra.

— Tout est en règle, dit-il à Pascal, les signatures sont données, les actes à l'enregistrement. Il ne me reste plus qu'à toucher les vingt mille francs de l'héritage paternel. Ici, rien de nouveau ?

— Pardon, mon cher, il y en a, répliqua le jeune homme.

— Bon ou mauvais ?

— Excellent... Nous tenons le coup de foudre ; Marthe Grandchamp ne nous échappera pas...

— Comment ? explique-toi !...

— Regarde...

Et Pascal tendit à son ami le journal, en lui indiquant du doigt le paragraphe reproduit par nous.

Jacques lut attentivement, et la satisfaction que lui causait cette lecture se peignit sur son visage.

— Il ne reste donc maintenant qu'à faire passer cet article sous les yeux de la malade et sous ceux de sa fille.

— Le moyen ?

— Facile à trouver. J'emporte le journal. Pascal pliait la feuille parisienne et il allait la glisser dans sa poche, lorsqu'un facteur entra, tenant à la main plusieurs lettres.

En entendant ouvrir la porte du café, le patron du *Martin-Pêcheur*, qui se trouvait dans sa cuisine, en sortit et parut.

— Mme Grandchamp, avez-vous ça, monsieur Lureau ? lui demanda l'employé des postes.

— Oui, très bien.

— C'est une lettre pour elle. Tenez... Le facteur remit une lettre à Lureau et se retira.

Jacques et Pascal, comme bien on pense, avaient prêté l'oreille avidement.

— Voici sans doute qui va se charger de la commission, dit tout bas Pascal à Jacques.

— Nous vous éviterons, si vous voulez, la peine de monter au second étage, dit Pascal, nous regagnons notre chambre, nous frapperons chez notre jolie voisine et nous ferons la commission...

— Ça n'est point de refus...

Pascal prit la lettre.

L'aubergiste sourit en regardant le jeune homme qui, suivi de Jacques Lagarde, gagnait la porte conduisant à l'escalier, et son sourire signifiait :

— Il en tient pour la jolie voisine !... Ça se voit !!

Arrivé au deuxième étage, l'ex-secrétaire du comte de Thonnerieux frappa doucement à la porte du logement de Périne.

Presque aussitôt Marthe ouvrit cette porte.

— Voici une lettre qui vient d'arriver pour madame votre mère, mademoiselle, lui dit Pascal en lui présentant l'enveloppe cachetée, et M. Lureau m'a prié de vous la remettre en montant...

La jeune fille tendit une main tremblante pour prendre cette enveloppe, et remercia Pascal qui rejoignit Jacques et lui glissa tout bas ces mots :

— Écoutez, maintenant... L'effet, sans doute, ne tardera pas à se produire.

Puis tous deux se mirent aux aguets, l'oreille collée à la cloison mince qui les séparait du logis de leurs voisines.

Marthe, de même que le patron du *Martin-Pêcheur* avait, tout en se dirigeant vers la chambre de sa mère, jeté les yeux sur le timbre de l'enveloppe.

Elle y lut ce nom : *Genève*.

— De Genève !... enfin ! murmura-t-elle avec joie, et en hâtant déjà le pas ; mais une réflexion soudaine l'arrêta.

Une sorte de tremblement nerveux secoua tout son corps, en même temps que son cœur se serrait douloureusement.

— Mon Dieu ! balbutia-t-elle, cette écriture n'est point celle de M. Darcier... J'ai peur... il me semble que nous allons apprendre une mauvaise nouvelle... Ah ! si cela était, il faudrait éviter à ma mère le premier choc et ne lui faire connaître le malheur qu'avec ménagement... Je dois lire d'abord...

Marthe déchira l'enveloppe, en tira la feuille de papier qu'elle renfermait et la déplia.

Dans l'angle gauche de la partie supérieure du papier, elle lut, en caractère typographique, ces mots : GENÈVE — Palais de Justice — Cabinet du juge d'instruction.

La jeune fille devint très pâle. Un nuage passa devant ses yeux. Ses jambes ploèrent sous elle, comme si elles étaient trop faibles pour supporter le poids de son corps.

Elle réagit cependant contre cette défaillance, et au bout d'une seconde elle se mit à lire.

La missive, très courte d'ailleurs, était ainsi conçue :

"Madame,

"En réponse aux lettres que vous adressez au sieur Darcier, ayant exercé la profession de banquier à Genève, lettres qui ont été remises en mon cabinet et ouvertes par moi, j'ai le regret de vous apprendre que Darcier a pris la fuite, il y a quinze jours, emportant tous les fonds et toutes les valeurs qui lui avaient été confiées par ses clients.

"La banqueroute frauduleuse vient d'être déclarée.

"La police recherche activement le fugitif dont la trace, jusqu'ici, n'a pu être retrouvée, malgré toutes les recherches."

Marthe ne put en lire plus long.

La réalité dépassait de beaucoup ses craintes.

Tout était perdu !... irrémédiablement perdu !...

Elle poussa, sans en avoir conscience, un cri suivi d'un long gémissement, et elle s'abattit évanouie sur le parquet, froissant la lettre fatale entre ses doigts crispés.

Pascal et Jacques, aux aguets, avaient entendu le cri de la jeune fille.

—Cela commence, murmura Jacques.

—C'est Marthe qui a poussé ce cri... répondit Pascal. Elle n'aura point montré la lettre à Mme Grandchamp.

—Tais-toi et écoute... on marche dans la chambre de la mère !

Jacques ne se trompait pas.

On marchait en effet dans la chambre de Périne et voici ce qui s'y passait.

Au moment où Pascal avait frappé pour remettre à Marthe la lettre venant de Genève, la malade ne dormait pas, et la jeune fille était près de son lit.

En sortant, Marthe referma la porte derrière elle ; Périne ne put entendre ce qu'on disait, ni même reconnaître la voix qui parlait, et elle dut attendre le retour de Marthe pour savoir qui était venu frapper.

XVI

Au bout d'une minute, la malade tressaillit violemment.

Le cri poussé par Marthe et le bruit sourd de la chute d'un corps venaient de frapper son oreille.

Puis il se fit un grand silence.

Que signifiait cela ?

La pauvre femme, prise d'une terreur soudaine, appela d'une voix étranglée, à peine distincte :

—Marthe !... Marthe !...

L'enfant inanimée ne pouvait ni l'entendre ni lui répondre.

De plus en plus épouvantée, Périne recommença son appel.

Ce fut en vain, tout resta muet.

—Mon Dieu, que se passe-t-il donc ? bégaya-t-elle avec égarment. Ce cri... cette chute... ce silence... il est arrivé malheur à Marthe !...

Et complètement affolée, n'écoulant que son amour maternel, oubliant sa faiblesse physique, Périne rejeta ses couvertures, descendit de son lit et voulut marcher vers la porte, mais dès le premier pas elle chancela et dut s'appuyer au dossier de sa couchette pour ne pas tomber.

Elle se redressa cependant avec une énergie qu'il aurait paru impossible d'attendre de ce corps brisé par la maladie, et se cramponnant aux meubles, se faisant des murailles un point d'appui, elle se traîna jusqu'à la porte, offrant l'étrange et effrayant aspect d'un squelette animé d'une vie fantastique, et marchant.

Non sans peine elle ouvrit la porte.

Dès le seuil, elle aperçut Marthe étendue sur le parquet.

Sa terreur prit alors des proportions inouïes et se mêla de désespoir.

Ses dents claquèrent, ses yeux s'arrondirent, un souffle parut soulever les longues mèches éparées de ses cheveux gris.

Elle se laissa tomber à genoux près du corps de l'enfant, et ses lèvres décolorées bégayèrent des mots sans suite, parmi lesquels on aurait pu distinguer ceux-ci :

—Marthe... Marthe... ma fille... ma chérie... ma mignonne... Marthe, m'entends-tu ? Marthe, parle-moi... ouvre tes yeux pour me regarder... Tu n'es pas morte, mon enfant... On ne meurt pas à ton âge... Marthe, dis-moi ce qui vient de t'arriver... dis-moi qui t'a fait du mal... Réponds-moi... réponds-moi...

Et la pauvre mère couvrait de baisers et de larmes le visage livide de sa fille.

Quelques secondes se passèrent ainsi.

Tout à coup, Marthe fit un mouvement léger.

Périne poussa une exclamation de joie, et elle allait entreprendre la tâche insensée de soulever l'enfant, dont l'évanouissement touchait à son terme, quand elle aperçut d'abord l'enveloppe de la lettre sur le plancher, puis la lettre elle-même, entre les doigts contractés de Marthe.

Rapide comme l'éclair, une pensée traversa son corveau.

A coup sûr, le contenu de ce papier devait être cause de la défaillance de sa fille.

Elle arracha la lettre de la main de Marthe, qui lentement revenait à elle-même, et elle lut...

Décrire l'expression du visage de la malheureuse à mesure qu'elle déchiffrait les quelques phrases reproduites par nous un peu plus haut, serait impossible.

Son masque bouleversé, décomposé, méconnaissable, n'offrait plus rien d'humain.

Quand elle eut achevé elle poussa un cri rauque, et à son tour s'abattit inanimée, au moment où Marthe, soulevant ses paupières, commençait à avoir conscience de ce qui se passait auprès d'elle.

Le cri de sa mère la galvanisa.

Elle se redressa d'un bond et vit la lettre de Genève qui de sa main avait passé dans celle de Périne.

Cela suffit pour lui faire tout comprendre.

Ce fut elle alors qui se jeta sur le corps de l'infortunée.

—Mère... mère... cria-t-elle d'une voix éperdue en pressant dans ses bras ce corps décharné, pareil à un cadavre, pourquoi donc avoir lu cette lettre maudite ? Mon Dieu, seigneur mon Dieu, voulez-vous qu'elle meurt ? Ce serait me condamner aussi moi, car je la suivrais ! Mère, ouvre les yeux, et parle ! j'ai besoin de ton regard... j'ai besoin d'entendre ta voix...

Et l'enfant en délire voulut soulever sa mère afin de la reposer sur son lit.

La force lui manquait...

Elle prit les mains de Périne et les trouva froides comme du marbre.

L'épouvante alors la fit frissonner de la tête aux pieds ; elle entrevoyait la possibilité d'une catastrophe soudaine, et de ses lèvres s'échappèrent ces paroles d'appel :

—Ma mère se meurt !... à moi !... au secours !... au secours !...

Puis elle s'élança vers la porte de sortie en appelant toujours à son aide.

Pascal et Jacques Lagarde se trouvaient déjà sur le seuil de leur logement.

—Qu'y a-t-il donc, mademoiselle ? demanda Jacques.

—Ah ! docteur, répondit Marthe en lui saisissant le bras pour l'entraîner dans la chambre, c'est Dieu qui vous envoie !... Voyez ma mère... Sauvez-la !...

L'ex-secrétaire du comte de Thonnerieux suivit Jacques, que Marthe entraînait :

—Aidez-moi, dit à son ami le prétendu médecin américain Thompson, portons sur son lit cette pauvre femme...

Les deux hommes soulevèrent Mme Grandchamp, la transportèrent dans sa chambre et l'étendirent sous les couvertures.

—Elle n'est point morte, n'est-ce pas, docteur ?... bégaya Marthe en sanglotant.

Jacques approcha sa joue de la bouche de Périne et appuya l'une de ses mains sur le côté gauche de sa poitrine.

—Non, mademoiselle, dit-il ensuite, elle respire... son cœur bat... elle est vivante, mais la secousse a été terrible... le danger est grand...

—Mon Dieu !... mon Dieu !... reprit la jeune fille en se tordant les mains, pourquoi donc a-t-elle lu cette lettre ?...

Jacques s'occupait de la malade.

Pascal regardait Marthe, et le regard qu'il attachait sur elle ressemblait à celui du reptile qui, pour éviter toute résistance, hypnotise sa proie avant de l'engloutir.

—Monsieur, balbutia Marthe en s'adressant à Jacques, les mains jointes, n'y a-t-il donc rien à tenter ?

—Si, mademoiselle, répondit le libéré, je vais écrire une ordonnance qu'il faut porter à l'instant chez le pharmacien le plus proche, en le priant de se hâter beaucoup... Le temps presse...

En disant ce qui précède, Jacques Lagarde avait tiré de sa poche un agenda et il écrivait au crayon deux ou trois lignes sur un des feuillets, qu'il détacha.

—Vite !... vite !... mademoiselle... ajouta-t-il en tendant ce feuillet à Marthe, madame votre mère va revenir à elle-même.

La jeune fille arracha l'ordonnance des mains du docteur plutôt qu'elle ne la prit, et s'élança dehors.

L'évanouissement de Périne cessait, en effet, mais avec une extrême lenteur.

Pascal avait ramassé et lu la lettre du juge d'instruction de Genève.

—Ce que nous avions prévu, dit-il à voix basse, s'est accompli de point en point... Est-elle perdue ?

—Elle est très bas ; mais, contre toute attente, elle peut en revenir...

—Il ne faut pas qu'elle en revienne...

—Ce serait facile...

—Comment ?

—Il suffirait de lui faire avaler quelques gouttes d'eau. La mort serait immédiate... foudroyante...

—Admirable ! murmura Pascal. Ni violence, ni empoisonnement, par conséquent aucun danger pour nous dans le présent ou dans l'avenir, et Marthe nous appartient... Je la défierais de nous échapper... Verse donc bien vite ces gouttes et finissons-en...

Ce dialogue sinistre avait lieu tout près du chevet de la malade. Ces paroles abominables s'échangeaient de bouche à oreille.

Périne venait d'ouvrir les yeux, mais elle était hors d'état d'entendre, et surtout de comprendre.

Pascal prit sur la commode une carafe et un verre.

Il versa dans le verre la valeur d'une cuillerée d'eau à peu près et le tendit à Jacques.

Celui-ci fit un pas en arrière avec une expression d'effroi.

Si misérable qu'il fût, il reculait malgré lui devant la monstrueuse lâcheté du crime à commettre.

L'ex-secrétaire du comte de Thonnerieux fronça les sourcils.

—Si tu n'oses pas agir, j'agirai moi-même, dit-il d'un ton méprisant.

Jacques, dominé, saisit le verre, et de la main droite il l'apporta des lèvres de la malade, tandis que de la main gauche il lui soulevait un peu la tête.

Périne sentit le froid du cristal et but machinalement.

Ses yeux, aussitôt, devinrent hagards. Sa tête ballotta d'une épaule à l'autre, tandis que son buste se dressait à demi, comme galvanisé. Une convulsion effrayante tordit ses membres, un flot de sang s'échappa de sa bouche, puis elle retomba sur l'oreiller et ne fit plus aucun mouvement.

Elle était morte.

Jacques, plus livide que la face même du cadavre, s'éloigna du lit en chancelant.

—Jette le reste de cette eau... dit-il tout bas à son compagnon en lui tendant le verre.

Pascal versa dans la carafe ce qu'il contenait encore, et le remit à place où il l'avait pris.

—Nous sommes les maîtres de la situation, murmura-t-il ensuite, il s'agit de savoir en tirer bon parti. Je me charge de la jeune fille...

En ce moment un pas précipité retentit dans l'escalier et la porte du logement s'ouvrit avec violence, comme poussée par un vent d'orage.

Marthe rentrait.

Elle courut à Jacques et lui tendit une petite fiole contenant la potion qu'elle était allée faire préparer chez le pharmacien.

—Tenez... tenez... Monsieur le docteur... dit-elle d'une voix à peine distincte, car la rapidité de sa course venait de la mettre hors d'haleine.

—Hélas, mademoiselle répondit Pascal avec une émotion admirablement jouée, il est trop tard...

—Trop tard... répéta la jeune fille affolée, en cherchant à ne pas comprendre, trop tard... Pourquoi ?...

—Madame votre mère ne souffre plus... armez-vous d'un grand courage, mademoiselle... vous en aurez besoin... Elle a cessé de vivre...

Ces mots étaient à peine prononcés que Marthe, poussant un cri déchirant, s'élançait sur le corps inanimé de Périne.

Ce fut alors une de ces scènes navrantes qu'il est facile de comprendre, mais à peu près impossible de décrire.

L'enfant étouffait de désespoir. Elle sentait son cœur se briser. De longs sanglots soulevaient sa gorge et secouaient ses épaules. Les plaintes, les prières, les gémissements, s'échappaient de ses lèvres dans une confusion qui témoignait de l'absolu désordre de son esprit.

Un tel spectacle aurait attendri les âmes les plus farouches.

Jacques Lagarde se sentait, au fond, quelque peu remué, mais Pascal, tout en attachant sur son visage un masque de tristesse, restait froid comme un marbre et ne songeait qu'aux conséquences certaines de ce qui venait de se passer.

A la crise de douleur tumultueuse succéda une sorte d'accalmie, dans ce sens que les manifestations extérieures devinrent moins bruyantes. Les larmes muettes succédèrent aux cris, aux sanglots, aux paroles incohérentes.

Marthe tomba à genoux, et, la tête cachée dans les draps qui couvraient le corps de sa mère, elle pria. Pascal osa pousser son hypocrisie monstrueuse jusqu'à s'agenouiller à côté d'elle et à faire semblant de prier comme elle. Le misérable sentait que le moment était venu de commencer à circonvenir la jeune fille. Il attendit à peu près un quart d'heure, puis il lui prit doucement la main pour la contraindre à se relever. Avec une inconscience absolue, elle se laissa faire.

—Hélas ! mademoiselle, dit-il d'une voix qui semblait mouillée de larmes, le coup qui vous frappe est terrible, et jamais douleur ne fut plus légitime que la vôtre... Loin de moi la pensée de vous prodiguer ces vaines et banales consolations qui ne peuvent avoir quelque effet que sur les âmes vulgaires... Laissez-moi cependant vous dire que votre isolement en ce monde est en réalité moins complet qu'il ne semble l'être... Nous sommes auprès de vous, le docteur Thompson et moi... Des inconnus hier... aujourd'hui des amis, qui seront heureux de vous donner la preuve de leur dévouement.

Les paroles du jeune homme frappaient les oreilles de Marthe, mais n'offraient aucun sens à son esprit. Absorbée en elle-même, elle ne put que bégayer :

—Ma mère... ma mère... ma pauvre mère...

Et ses sanglots, un instant interrompus, recommencèrent avec un redoublement de violence. Jacques Lagarde pensa qu'il devait parler à son tour.

—Mme Grandchamp, fit-il, a souffert... beaucoup souffert. La maladie de cœur, dont les développements étaient si grands chez elle qu'il a suffi d'une émotion pour la tuer, aurait pu la laisser vivre encore, mais avec des oppressions pénibles, des palpitations incessantes, des crises continuées enfin, faisant de son existence un supplice... N'est-elle pas plus heureuse dans le calme infini, dans l'éternel repos ?... Ah ! l'heure de la séparation est aujourd'hui cruelle, je le sais bien !... Il se produit un déchirement effroyable !... Les blessures saignantes du cœur semblent devoir être inguérissable, et dans ces moments-là, d'ailleurs, on refuserait de guérir !... Je les connais bien, ces angoisses !... je les ai ressenties comme vous, car moi aussi j'ai perdu des êtres qui n'étaient chers... et cependant je me suis consolé... Vous vous consolerez, mademoiselle... Ici bas, tout s'efface, et le désespoir d'aujourd'hui ne sera plus, dans un an, qu'un souvenir mélancolique...

Le docteur Lagarde aurait pu continuer longtemps ainsi.

Marthe ne l'écoutait pas plus qu'elle n'avait écouté Pascal.

Les lèvres de la pauvre enfant répétaient tout bas, sans trêve :

—Elle est morte, ma pauvre mère... Elle est morte... Je ne la verrai plus... plus jamais...

—Je vous en supplie, mademoiselle, dit Pascal, je vous le demande, au nom du ciel... au nom de votre mère qui de là-haut nous voit et nous entend, ne vous abandonnez pas comme vous le faites à ces pensées qui vous tueront... Il faut vivre...

—A quoi bon vivre ?... je suis seule ici-bas...

—Non, vous n'êtes point seule... Vous avez des amis...

Marthe secoua la tête.

—Non, fit-elle, je n'en ai pas.

—Vous en avez, puisque nous sommes là.

Marthe leva vers les deux complices, vers les meurtriers de

sa mère, ses yeux humides de larmes, et dans ses regards se liaient à la fois l'étonnement et la reconnaissance de cette amitié si vite offerte, mais l'émotion violente à laquelle la pauvre enfant se trouvait en proie ne lui permettait pas de répondre.

Après une minute de silence, Jacques Lagarde reprit :

— Ce soir ou demain, mademoiselle, nous parlerons de vous... de votre avenir... En ce moment, nous ne pouvons songer qu'au malheur qui vous frappe et à ses conséquences... Laissez-moi d'abord vous donner un bon conseil et suivez-le... quittez cette chambre.

— Abandonner ma mère ! s'écria Marthe avec un geste d'égaré. Non, non, cent fois non ! Je ne la quitterai pas ! Je ne sortirai de cette chambre que quand elle-même en sortira. Ah ! monsieur, ajouta la jeune fille affolée, vous ne pouvez comprendre tout ce que je souffre !... Si vous saviez combien je l'aimais, ma pauvre mère ! Ah ! je l'aimais de toute mon âme, ardemment, uniquement... Je n'aimais qu'elle... Elle était tout pour moi comme j'étais tout pour elle, et me voici seule, puisqu'elle est morte !...

Etranglée par les sanglots, Marthe cacha son visage dans ses deux mains, puis elle balbutia ces mots qu'on entendit à peine, tant sa voix était faible :

— Oh ! mère chérie, puisque nous nous aimions tant, puisque tu sais que je ne peux vivre sans toi, sois bonne après ta mort, tant que tu l'étais pendant ta vie... appelle-moi... tu veux bien, n'est-ce pas ?

Et la jeune fille se jeta sur le cadavre, couvrant de baisers ses joues froides, mouillant de larmes ses yeux clos.

Jacques et Pascal la regardèrent un instant en silence.

Pascal prit ensuite la parole.

— Calmez-vous, mademoiselle, dit-il d'une voix douce et caressante, calmez vous, il le faut, et écoutez-moi...

— Qu'ai-je à entendre !... bégaya Marthe à travers ses sanglots.

— Vous avez à entendre le langage de la raison... Hélas ! on n'a pas même le droit, ici-bas, de s'isoler dans sa douleur... De pénibles nécessités s'imposent à vous, et il n'existe aucun moyen de vous y soustraire... Le décès de madame votre mère doit être légalement constaté... il y a des formalités à remplir...

— Je ne les connais pas... interrompit la jeune fille, je ne sais rien, sinon que ma mère est morte et que je voudrais mourir aussi...

— Puisque vous refusez de quitter cette chambre, continua Pascal, voulez-vous, mademoiselle, que nous envoyions auprès de vous le maître de l'auberge... Il pourra se charger des premières démarches, mieux que nous qui sommes étrangers et ne connaissons pas cette ville.

— Oui, monsieur, je le veux bien... répondit Marthe en pleurant, je vous remercie de penser pour moi... Vous le voyez, je suis acquiescente...

— Nous allons le prier de monter...

— Il faudra penser également au service... dit Jacques Lagarde.

— Le service ?... répéta l'orpheline, puis, comprenant soudain : Ah ! oui... le service funèbre... l'enterrement...

Secouée par une nouvelle et violente crise de désespoir, elle ajouta :

— Mon Dieu... mon Dieu... je n'aurai pas de quoi payer les frais d'enterrement !... je n'aurai pas de quoi porter le deuil de ma mère !...

— Ne vous inquiétez point de cela, mademoiselle, fit vivement Pascal, c'est bien le moins que des préoccupations de ce genre ne viennent pas s'ajouter à votre douleur... Je vous répète que vous avez en nous deux amis... Nous pourrions à tout... les funérailles seront dignes de la morte, et les vêtements de deuil ne vous manqueront pas.

— Dieu ne m'abandonne donc pas tout à fait, balbutia Marthe, puisqu'il place auprès de moi des cœurs généreux...

Et la pauvre enfant abusée tendit ses mains aux deux misérables.

— La partie a été jouée de main de maître, dit Pascal, et je la crois gagnée. Ou je me trompe fort, ou Marthe est à nous... Qu'en pensez-vous ?

— Je pense que tu ne te trompes pas, mon compère... Le temps est un grand consolateur... Avant un mois la belle des belles, la merveille des merveilles, sera en pleine voie d'apaisement, et les teintes roses, flétries par les privations et les chagrins, reparaitront sur ses joues et doubleront encore son éclat... Mais, en ce moment, ce n'est point de cela qu'il s'agit... Il faut que Marthe soit à nous, autant par reconnaissance que par nécessité ! Elle n'en servira que mieux nos projets... Nous allons payer les frais d'enterrement, et ce qui peut être dû soit à l'auberge, soit au docteur Gerbaut... Il faut de plus s'occuper immédiatement des costumes de deuil... Va dans la ville, trouve un magasin, commande d'apporter ici des étoffes noires, ou ce qui vaudrait mieux encore, des vêtements tout confectionnés... Enfin, fais pour le mieux et n'épargne pas... C'est de l'argent qui nous rapportera de gros intérêts... et à propos d'argent, combien te reste-t-il ?

— A peu près deux cents francs...

— Ce n'est pas assez.

Jacques exhiba son portefeuille, l'ouvrit et en tira un billet de mille francs qu'il tendit à Pascal en ajoutant :

— Prends cela...

— Comment es-tu si riche ?

— Mon notaire vient de me verser deux mille francs par avance... Va vite et reviens déjeuner...

Pascal sortit du restaurant et se dirigea d'un pas rapide vers l'intérieur de la ville.

Quant à Marthe, comment aurait-elle pu deviner, soupçonner même, que les procédés si généreux, si nobles, si touchants, de ces deux hommes, cachaient des projets pervers et déguisaient des plans odieux ?

Tout bas elle remercia Dieu qui lui envoyait cette consolation dans son infortune, et sa reconnaissance grandit.

Marthe était presque une enfant encore ; elle avait une nature simple et candide, mais une âme forte et vaillante, nous le savons déjà.

Sa douleur, assurément, restait la même, mais elle se concentra au lieu de s'épancher au dehors.

Elle pouvait penser, maintenant, réfléchir, envisager froidement toute l'étendue de son infortune.

La jeune fille voulait remercier, avec toute l'affection d'une âme reconnaissante, ses deux protecteurs, le docteur Thompson surtout, dont la générosité se montrait inépuisable, mais ils se dérochèrent l'un et l'autre à l'expression de sa gratitude, ce qui était de leur part un acte de grande habileté.

Tout était fini !

La malheureuse enfant se trouvait désormais séparée pour toujours de sa protectrice naturelle, sa mère, qui seule aurait pu la préserver du piège que deux misérables s'approprièrent à lui tendre.

Jacques Lagarde se rendait admirablement compte de l'état moral de la jeune fille.

Il savait à quel point elle était atteinte par la perte cruelle, irréparable, qu'elle venait de faire, mais il savait aussi que les plus poignantes douleurs ne sont point éternelles.

Pendant quelques instants Marthe s'absorba dans ses pensées douloureuses, et de grosses larmes coulaient sur ses joues sans qu'elle en eût conscience.

On frappa doucement à la porte de la chambre.

L'orpheline se hâta d'essuyer ses yeux, de se lever et d'aller ouvrir.

Elle se trouva en face des deux libérés, Jacques Lagarde, qu'elle connaissait seulement sous le nom du docteur américain Thompson, et Pascal Saunier.

— Oh ! monsieur, dit avec émotion la jeune fille à Jacques en lui tendant la main, soyez le bienvenu !... A cette heure où j'ai repris un peu de calme, je puis comprendre toute l'étendue de ce que vous avez fait pour moi !... Permettez-moi de vous remercier du fond de mon cœur, autant pour celle qui

n'est plus que pour moi-même... Dans ma pauvre âme endolorie, il n'y a plus place aujourd'hui que pour les souvenirs et la reconnaissance...

Jacques serra très affectueusement la main que lui tendait l'orpheline.

— Je n'ai fait qu'obéir aux inspirations de mon cœur, mademoiselle, répliqua-t-il. Comment aurais-je pu ne pas m'intéresser à vous, ne pas vous entourer de toutes mes sympathies, quand il me semblait (et cela était à la fois bien doux et bien amer) revoir en vous, grandie, l'enfant que j'ai perdue et qui vous ressemblait... Il y avait donc chez moi presque de l'égoïsme à m'occuper ainsi de vous...

— Je n'en suis pas moins et je n'en serai pas moins éternellement votre obligée, monsieur ! reprit Marthe ! Je vous dois la seule consolation qu'il me fût possible de ressentir dans l'immensité de ma douleur... Grâce à vous, ma mère a été conduite honorablement à sa dernière demeure... C'est inoubliable, cela, monsieur !... Un tel souvenir restera vivant dans ma mémoire aussi longtemps que je vivrai moi-même...

La jeune fille avait prononcé ces dernières paroles avec une sorte d'exaltation.

— Vous êtes donc absolument seule au monde ?...

— Absolument seule, oui, monsieur !...

— Et sans fortune, continua Jacques Lagarde, puisque ce misérable banquier de Genève vous a lâchement dépouillées, votre pauvre mère et vous...

— Je ne possède rien.

— Que comptez-vous faire pour vivre ?

— Travailler, monsieur... travailler courageusement... répondit Marthe dont un éclair de légitime orgueil alluma le regard.

— Je n'ai jamais douté de votre courage... Votre nature est énergique et vaillante, il suffit de vous voir pour en être certain, mais ma sollicitude n'en est pas moins mise en éveil... Le travail des femmes est si peu payé, que ce qu'elles gagnent suffit à peine à leur nourriture et à leur entretien... J'irai droit à mon but. J'ai une proposition à vous adresser, et je serai vraiment très heureux si elle vous agréait... comme je le crois... comme je l'espère...

XIX

Marthe regardait son interlocuteur avec étonnement, émotion et curiosité.

Elle avait hâte qu'il s'expliquât.

Jacques reprit :

— Mon secrétaire vous a révélé, je crois, l'une des causes de la vive sympathie que vous m'avez inspirée dès le premier abord. Votre visage offre une ressemblance frappante avec celui d'une fille que j'ai perdue... Une adorable et chère petite créature en qui j'avais mis toute mon âme, toutes mes affections, toutes mes espérances, et que Dieu m'a enlevée, ainsi que sa mère, au moment où elle entrait dans sa treizième année... Vos traits m'ont rappelé les traits de l'ange qui n'est plus, et mon cœur est allé à celle en qui je revoyais mon enfant... Bref, je me suis pris soudainement pour vous d'une tendresse toute paternelle, à laquelle je voudrais qu'il vous fût possible de répondre par une tendresse filiale, et par une confiance absolue...

Jacques Lagarde était un grand comédien, un de ces comédiens de nature qui, dans les rôles improvisés par eux, dépassent de cent coudées leurs plus illustres confrères de la scène.

Après cette tirade admirablement nuancée, il essuya comme à la dérobée deux larmes qu'il avait eu le talent de faire perler au bord de sa paupière.

— Ah ! monsieur, s'écria Marthe remuée jusqu'au fond de l'âme, comment remerciais-je jamais assez Dieu qui, dans sa bonté, m'a placée sur votre chemin ! Pour vous marchander l'affection filiale que vous daignez me demander il faudrait être bien ingrate, et je ne le suis pas ! Quant à ma confiance, je vous jure qu'elle vous appartient tout entière !...

— Ces paroles me comblent de joie, reprit Jacques en saisissant les mains de l'orpheline et en les serrant, elles m'encouragent à vous dire ce que je voudrais faire pour vous... elles me donnent l'espoir que vous accueillerez ma proposition.

— J'ai quitté l'Amérique sans esprit de retour.

— Je vais me fixer à Paris, où ma réputation de médecin spécialiste, réputation solidement établie à New-York, m'a précédée, s'il faut en croire les journaux parisiens, qui tous annoncent bruyamment ma prochaine arrivée.

— Ma fortune est considérable ; je recevrai beaucoup, et comme, (fidèle au culte des souvenirs), je ne me remarierai jamais, j'aurai besoin d'avoir auprès de moi une personne absolument honnête, absolument sûre, sur laquelle je puisse compter comme sur moi-même... A cette personne appartiendra la direction de mon intérieur... la haute main sur tout et sur tous... Elle devra me suppléer, en un mot, être un autre moi-même... Vous comprenez qu'il ne s'agit point d'un emploi subalterne de femme de chambre ou d'intendante... Je veux une amie, une parente, une fille pour, ainsi dire, qui fasse les honneurs de ma maison et dont la place à table soit en face de la mienne, comme si elle était vraiment ma fille...

— Voilà le rôle que je vous propose...

— L'acceptez-vous ?

— Si je l'accepte ! A cela que puis-je répondre ? murmura l'orpheline en joignant les mains. Eh ! monsieur, ce que vous m'offrez, c'est la paix, la tranquillité, la vie honorable et paisible, l'avenir assuré !... Seulement, c'est trop beau... Le rôle qui m'est destiné par vous, serais-je capable de le remplir ?

— Ma proposition vous effraye-t-elle en quoi que ce soit ?...

— Oh ! non, monsieur, non... au contraire... Mais...

Marthe s'interrompit.

Jacques reprit :

— Songez que, obligé de partir aujourd'hui même, j'ai besoin de savoir immédiatement à quoi m'en tenir sur votre résolution.

Marthe avait terminé ses préparatifs de départ.

Une heure après, vêtue de grand deuil et voilée de crêpe noir, elle entra à la gare de Joigny en compagnie de Jacques et de Pascal.

Tous deux ne réussissaient guère à cacher complètement la joie du triomphe.

Malgré leurs efforts, ils rayonnaient.

Bientôt on entendit les sifflements de la vapeur et la trépidation des wagons en marche, puis le train stoppa.

XX

Pascal et Jacques, nous croyons que nos lecteurs ne feront nulle difficulté d'en convenir, avaient joué leur rôle de façon brillante.

Certains désormais du succès, puisque ce succès était, aux trois quarts acquis, ils se complaisaient en leurs rêves de fortune, rêves qu'ils comptaient changer à bref délai en réalités.

En arrivant à Paris, les deux hommes se firent conduire, non dans un de ces caravansérails brillants et bruyants qui se nomment le *Grand-Hôtel*, l'*Hôtel-Continental* ou l'*Hôtel du Louvre*, mais dans une de ces maisons à la fois confortables et tranquilles, hantées par les étrangers de distinctions, ennemis du tapage et des foules cosmopolites.

Cette maison, bien tenue, jouissant d'une excellente renommée, était voisine de la Madeleine et se nommait l'*Hôtel du Parlement*.

Jacques Lagarde, ou plutôt le docteur américain Thompson, y prit un appartement au premier étage, composé d'une antichambre, d'une salle à manger, d'un salon et de trois chambres à coucher.

La première démarche de Pascal devait être une visite à cette Angèle, de qui nous l'avons entendu parler déjà comme d'une bonne et fidèle amie, et qui pouvait devenir très utile à la réalisation des projets communs.

Il comptait, en allant chez elle, se faire accompagner par Jacques Lagarde.

Dès neuf heures, les deux hommes étaient debout et s'occupaient de leur toilette.

Avant de sortir, Jacques appela une des femmes de chambre de l'hôtel ; il la pria d'aller s'informer de la façon dont Marthe avait passé la nuit, et de dire à la jeune fille que lui et son secrétaire rentreraient seulement à midi, pour déjeuner.

Le chasseur reçut l'ordre d'aller chercher une voiture.

Au moment d'y monter, Jacques demanda :

— Où allons-nous d'abord ?

— Chez Angèle, répondit Pascal.

L'ex-secrétaire du comte de Thonnerieux était un misérable sans âme, nos lecteurs le savent, mais les bandits les plus infâmes ont généralement dans le cœur, comme les autres hommes, un endroit moins cuirassé que les autres.

Pascal avait été sensible au souvenir d'Angèle, et surtout à la manière dont ce souvenir se manifestait.

Il éprouvait une sérieuse reconnaissance et il comptait en fournir la preuve en associant Angèle à sa fortune future, sauf à se débarrasser d'elle carrément un jour où l'autre, si par hasard elle devenait gênante.

D'ailleurs elle pouvait lui être utile, il le pensait du moins, et c'était une raison de plus pour conserver avec elle d'excellentes relations.

Dans son industrie de marchande à la toilette, toujours à l'affût des bonnes occasions soit pour acheter, soit pour vendre, Angèle, très intelligente, gagnait quelque argent, mais elle avait la funeste habitude de ne rien mettre de côté.

Marthe, abandonnée dans ses pensées, attendait sans impatience le retour de ses protecteurs, et ne s'était pas même aperçue de la durée de leur absence.

Elle fut présentée à Angèle par Jacques, ou plutôt par le docteur Thompson, qui présenta ensuite celle-ci comme sa cousine.

Angèle se montra si gracieuse, si affectueuse, si *bonne enfant*, que Marthe se sentit conquise tout de suite, et très disposée à s'attacher à sa nouvelle amie.

Tout en déjeunant, le docteur parla du projet conçu par lui d'envoyer Mlle Grandchamp, vivre à la campagne en compagnie d'Angèle, pendant les quelques jours ou les préparatifs de son installation l'absorbent de façon complète.

Pascal et Jacques étaient sortis pour opérer des achats de toute nature.

Jacques rentra le premier.

Son compagnon, ayant affaire dans un quartier éloigné, s'était séparé de lui.

— Où vas-tu ? lui avait demandé le médecin.

— Où je vais ? — répéta Pascal en souriant — je vais reconnaître le gisement de la mine d'or qui doit nous fournir les premiers lingots indispensables pour notre installation sur une grande échelle.

Après avoir quitté Jacques Lagarde, sur le boulevard, le jeune homme prit un fiacre et donna l'ordre au cocher de le conduire à la place Saint-Sulpice.

Là, il abandonna sa voiture et remonta pédestrement la rue Bonaparte qui se trouve en cet endroit bordée à droite et à gauche par de hautes murailles, au-dessus desquelles émergent les cimes de vieux arbres.

Ces murailles enferment, à gauche, le jardin du grand séminaire de Saint-Sulpice ; — à droite, le jardin de l'hôtel du comte Philippe de Thonnerieux.

Pascal Saunier marchait sur le trottoir de gauche, regardant à droite.

En face d'une porte étroite et basse, véritable porte de service, percée dans la muraille du jardin de l'hôtel et peinte en vert sombre, il s'arrêta :

— Rien n'est changé — murmura-t-il. — on n'a point muré la porte dont j'ai la clef. — Reste à savoir si le comte vit encore

Il continua sa route en montant du côté du Luxembourg, traversa la rue de Vaugirard, s'engagea sur le trottoir faisant face à l'hôtel de Thonnerieux, parcouru un espace de

cinquante à soixante pas, puis, tournant sur lui-même, reprit le chemin parcouru.

Comme il arrivait près du bureau des omnibus placé à l'angle de la rue de Vaugirard et de la rue Bonaparte, il vit s'ouvrir l'un des battants de la porte cochère de l'hôtel... Le vieux valet de chambre que nous connaissons sortit accompagnant un fournisseur avec lequel il causa pendant quelques instants sur le seuil.

L'entrebâillement de la porte permettait de voir au fond de la cour des palefreniers lavant une voiture.

— C'est Jérôme, murmura Pascal, et la voiture a servi ce matin, ou servira ce soir... Il est certain que le comte est vivant. C'est tout ce que je voulais savoir...

Pascal ayant opéré les constatations, but de sa course, regarda la place Saint-Sulpice, prit une voiture et se fit conduire à l'hôtel du *Parlement* où Jacques l'accueillit par cette question :

— Eh bien ! le gisement aux lingots d'or ?

— Toujours à la même place, et les difficultés de l'exploitation ne me paraissent point insurmontables. Bientôt je tenterai l'aventure.

On avait atteint l'heure du dîner.

Il était neuf heures du soir.

— Tu vas me conduire rue de Puébla... dit Pascal à sa fidèle amie, j'ai besoin de passer la revue des objets qui s'y trouvent déposés...

— Puis-je vous accompagner ? demanda Jacques.

— Oui, certes !

— Eh bien ! allons...

La maison où Angèle avait loué une chambre pour y loger son mobilier se trouvait juste en face du parc des Buttes.

Il était dix heures au moment où la voiture amenant nos trois personnages fit halte devant cette maison.

Angèle sonna.

La porte s'ouvrit, laissant voir le vestibule et l'escalier éclairé au gaz.

Dans la loge, la concierge travaillait à un ouvrage de couture.

Elle leva la tête et s'écria :

— Tiens ! madame Martin !... Par quel hasard, donc, à cette heure ?

— Ce n'est point par hasard, répondit Angèle. Je viens mettre en possession de sa petite chambre mon cousin arrivé ce soir à Paris...

— Ah ! fit la concierge en examinant Pascal, c'est monsieur qui arrive d'Amérique.

— Oui, ma chère dame, et je n'ai, je vous assure, nulle envie d'y retourner... répliqua le jeune homme en riant.

— Faut-il vous prêter un bougeoir, madame Martin ? demanda la portière.

— Inutile... j'ai monté dernièrement un paquet de bougies... il y a tout ce qu'il faut.

— Est-ce que monsieur votre cousin couche ici ce soir ?...

Ce fut Pascal qui répondit :

— Non... non, madame... je viens chercher différents papiers dont j'ai besoin... je compte d'ailleurs ne faire de ce petit logement qu'un pied-à-terre... Je vais habiter la campagne près de Paris...

— Montons... dit Angèle.

La chambre était située au cinquième étage. Aussitôt la porte ouverte et deux bougies allumées, l'ex-secrétaire du comte de Thonnerieux jeta un rapide coup d'œil autour de lui.

— On n'a touché à rien depuis ton départ, fit Angèle.

— Où sont les clefs ?

— Dans ce tiroir...

Pascal ouvrit le tiroir du bureau et il en tira un trousseau de petites clefs.

— Est-ce que ces valises et ces malles sont pleines ? reprit Jacques Lagarde.

— Parfaitement, docteur...

— Et de quoi ?

—De toutes sortes de choses... d'objets de tous genres...
—Je comprends... fit Jacques Lagardo avec un sourire, c'est dans cette malle que doit se trouver certain diplôme de docteur américain...

—Tout juste.
—Et les outils destinés à l'exploitation du gisement de lingots d'or.

—Egalement. Demain ou après-demain, quand j'aurai trouvé l'agréable retraite champêtre qu'Angèle et Marthe embelliront de leur gracieuse présence, je m'occuperai de cela... Angèle était devenue pâle.

—Prends garde... dit-elle vivement. Tu sais ce qu'il t'en a coûté pour quelques malheureuses signatures.

—Rassure-toi, chère amie, répliqua Pascal, je ne suis point de ces fous à qui les leçons du passé ne profitent pas... Chercher la fortune en fabriquant de fausses traites ou de faux billets de banque est un projet tout à fait enfantin qui ne se logerait plus dans ma cervelle mûrie... Nous avons en tête des projets plus sérieux, je te prie de le croire... Je n'emploierai désormais le burin et la plume que pour des travaux sans danger et dont les résultats seront brillants...

—A la bonne heure ! dit Angèle avec un soupir d'allègement.

—Maintenant, laisse-moi inspecter cette chambre... La porte ferme bien ?

—J'y ai fait mettre une serrure de sûreté.

—Excellente précaution, et la pièce est précédée d'une petite antichambre qui, si exigüe qu'elle soit, empêcherait une oreille indiscreète, collée à la porte du palier, d'entendre ce qui se dirait ici... Préoccupons-nous du voisinage... Les murs sont-ils épais ? Y a-t-il de simples cloisons ?

—Là, c'est un gros mur, fit Angèle en montrant le côté de la cheminée, à droite, c'est une cloison, mais la pièce que cette cloison sépare de ta chambre sert de pied-à-terre au propriétaire de la maison. Il habite la province et ne couche à Paris que trois ou quatre fois par an...

—Tout est donc pour le mieux. La fenêtre ?...

—Ouvre sur des terrains vagues et sur le parc des Buttes-Chaumont... Elle est, en outre, garnie de persiennes...

—Bravo ! je pourrai travailler ici en toute sécurité, et le voisinage des Buttes me sourit... Sur ce, mes enfants, ne faisons pas brûler trop tard le gaz du propriétaire... respect aux propriétaires... Bientôt nous le serons nous-mêmes... Décampons !...

Nos trois personnages sortirent de la chambre dont Pascal referma la porte derrière lui, et dont il mit la clef dans sa poche, ils regagnèrent la voiture qui les avait amenés.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

LA SUITE DU ROMAN

La suite de ce roman sera publiée dans la livraison de la semaine prochaine. Dans la partie qui précède les événements se préparent, mais ils se compliquent et s'aggravent dans la seconde partie, où l'on voit s'accomplir les atrocités que l'on semble prévoir dans le présent numéro.

Plus les faits se compliquent plus le lecteur prend de l'intérêt au récit de ces drames qui deviennent de plus en plus émouvants jusqu'au dénouement. Le numéro de la semaine prochaine sera tout particulièrement attrayant.

LA SECONDE PARTIE A POUR TITRE :

UN VOL SINISTRE

Ce numéro vous donne une chance de gagner \$200.00

CHAPEAUX ET FOURRURES

J. R. BOURDEAU

97, RUE SAINT-LAURENT

La réputation de la Maison J. R. BOURDEAU est établie depuis longtemps.

Cette maison de premier ordre apporte le plus grand soin pour se tenir constamment au courant des modes les plus nouvelles et sa vaste clientèle ne fait qu'augmenter de jour en jour.

J. R. B. fabrique lui-même et fait un

Spécialité de CHAPEAUX DE SOIE et de FEUTRE de tout genre,

ce qui lui donne l'avantage de vendre au prix du gros.

Les personnes qui désirent avoir des Chapeaux de premier choix ne peuvent mieux faire que de s'adresser au

No. 97, RUE SAINT-LAURENT

A L'ENSEIGNE DU BUFFLE

J. R. BOURDEAU—Chapelier et Manchonnier—MONTREAL

E. LEMIEUX

MARCHAND-TAILLEUR

3—RUE SAINT-LAURENT—3

Expose constamment un grand assortiment de Tweeds de toutes nuances et qualités.

Toutes commandes exécutées avec le plus grand soin et sous le plus court délai.

Derniers patrons de Paris et de Londres.—Coupe-garantie.

Les personnes qui ont besoin d'un habit de premier goût et très bien fini, devraient aller au magasin de

M. E. LEMIEUX

le tailleur populaire de la rue St-Laurent, près de la rue Craig.

MEUBLES !

SETS DE SALON, SETS DE CHAMBRE

BIJOUX, MONTRES en OR et en ARGENT

LAMPES, CADEAUX DE NOCES, &c, &c.

— CHEZ —

FOUCHER FILS & CIE

1798, RUE STE-CATHERINE

Payable à la semaine.

HORACE PEPIN, L.D.S.

CHIRURGIEN-DENTISTE

1639—RUE NOTRE-DAME—1639

30 porte Est de la Côte St-Lambert

MONTREAL

Les MODES FRANÇAISES ILLUSTRÉES

J. LESSARD & Cie, Editeurs, boîte de poste 1110, Montréal, P.Q.

Les Modes Françaises Illustrées publient CHAQUE SEMAINE les modes nouvelles avec des descriptions complètes des toilettes et confections, ouvrages de lingerie, chemises, jaquettes, etc, etc; ouvrages au crochet, broderie, ouvrages de fantaisie, etc. Un magnifique feuillet, des causeries sur les modes, l'étiquette, le savoir-vivre, l'économie domestique, la cuisine. Des articles sur la manière de tenir une maison, d'orner le logis et des renseignements sur la manière de meubler les appartements. Les Questions & Réponses offrent aux abonnés une mine précieuse de conseils, de renseignements de toute nature. L'abonnement aux Modes Françaises Illustrées (deuxième année) est de \$2.50 pour un an et \$1.75 pour six mois.

Adressez : J. LESSARD & Cie, boîte de poste 1110, Montréal.

ETRENNES !**Calendriers à Effeuille "Ephémérides"
POUR 1888**

Avec indications des faits remarquables ou des pensées pieuses.

Articles des mieux finis avec cartons gelatinés
et représentation de personnages comme ci-dessous :*Avec Indications Historiques*

PAUL ET VIRGINIE	prix franco,	50 cents
COPERNIC ENSEIGNANT L'ASTRONOMIE		50 "
LA COLPORTEUSE D'ŒUFS		50 "
LE SPORT		50 "
LA MARINE		45 "
LES BEAUX ARTS		40 "
TORRÉADOR		40 "
LES CHARMEURS D'OISEAU		30 "
CUPIDON		25 "
ENLUMINÉ		25 "

Avec Pensées Pieuses ou Vies de Saints

SACRÉ CŒUR DE JÉSUS ou de MARIE		50 "
" " " " " "	plus petit	40 "
ENFANTS DE MARIE		30 "

Aussi—Le Grand ALMANACH des Familles Chrétiennes, pour l'année 1888
Illustré d'un magnifique chromo de N D de Lourdes et d'un
grand nombre d'illustrations. PRIX 15 cts.**GRANGER FRERES**

LIBRAIRES-PAPETIERS

No. 1699, Rue Notre-Dame, MONTREAL.

Prière de correspondre.

**AU BON MARCHÉ
MAISON
ALPHONSE VALIQUETTE**Nous sommes rendus au temps de l'année où les gens ont besoin
de marchandises, et nous préférons faire à présent nos ventes à bon
marché, afin que tout le monde puisse en profiter. Nous offrirons
en vente, toute la semaine prochaine, une quantité spéciale de
marchandises remarquablement à bon marché, à la satisfaction de
tous et défiant toute compétition.

Un assortiment de Toile choisis, 5 cts.

" de Chemises de couleur, 25 cts.

42 pièces de Pluche de soie, à 25 cts.

Gants de kid, à choisir, 23 cts.

Accoutrements en casimir, extra, 25 cts.

600 pièces de Ruban données à 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10c et au delà.

VOLANTS EN DENTELLEImportation spéciale de quatre boîtes de ces marchandises, que
l'on vend au comptant pour un grand escompte, et avec une grande
réduction sur les prix du printemps, et nos premiers prix.Habillements à moitié prix et moins encore, de 5, 7, 10 et 12 cts,
beaucoup pure laine.Etoffes à Robes noires, 15, 20, 25c, vendues ailleurs 25, 30 et 40c.
Cachemires pour tous les goûts, de 20c en montant.**La Semaine prochaine—Spécialité dans les Soies**

50c au lieu de 90c. 73c au lieu de \$1.00. 95 au lieu de \$1.25.

DEMANDEZ A LES VOIR.Flanelles de toutes sortes et de toutes couleurs, comme on en a
jamais vu à Montréal.Enfin nous offrons tout ce qui peut être avantageux au public,
surtout pour nos importations du printemps, et nous désirons toute
compétition pour la beauté, la bonté et le stylish de nos articles,
surtout il faut remarquer le bas prix de nos marchandises.

ALPHONSE VALIQUETTE

1869—Rue Notre-Dame, Ouest—1871
MONTREAL**Primes Primes Primes**N'oubliez pas que la BIBLIOTHÈQUE A-CINQ CENTS offre à ses lecteurs des avantages
magnifiques sous forme de Primes.Conservez soigneusement les numéros de la BIBLIOTHÈQUE afin de participer au grand tirage
qui aura lieu dans le mois d'Octobre.Tous les Six Mois **\$300.00 DE PRIMES** Tous les Six Mois**PRIME PRINCIPALE - - \$200.00****POIRIER, BESSETTE & CIE**

1540, RUE NOTRE-DAME.

Propriétaires de la BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS